

LE MONDE ILLUSTRÉ

59^e Année. — N^o 3019.

SAMEDI 30 OCTOBRE 1915

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LES ALLIÉS POUSSENT ACTIVEMENT LEUR INTERVENTION EN SERBIE

Dans plusieurs de nos grands ports du littoral méditerranéen règne une hâte intense. Les trains amènent sans répit du matériel de guerre. On le dirige vers les quais, et là, des grues immenses soulèvent les lourds affûts des canons, les enlèvent dans les airs et, tout doucement, vont les déposer à bord des vaisseaux qui attendent et dont les flancs se remplissent de tous les engins qui sont nécessaires pour vaincre. (Voir notre article de la page 278.)

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

LEUR PIÉTÉ

Dans le livre, fameux en Allemagne, où le docteur Moritz Busch, secrétaire particulier du prince de Bismarck, a conté par le menu les étapes, les bombances, les conversations et jusqu'aux indigestions du rude chancelier, pendant la campagne de 1870, se trouve une profession de foi bien édifiante, énoncée, après boire, au château de Ferrières, le 28 septembre.

Ce jour-là, Bismarck était allé, avant le dîner, chez Moltke, pour goûter une nouvelle boisson que venait d'inventer le grand général : c'était un punch composé de champagne, de thé chaud et de sherry. Par là-dessus on se mit à table et l'on mangea solidement. Le chef, — c'est ainsi que ses secrétaires désignaient le chancelier, — devenu rêveur au dessert fit « une longue dissertation sur la forme qu'affectait une tache de graisse sur la nappe ». Puis, attendri par la bonne chère, il devint tout à coup mystique.

« — Je ne comprends pas, fit le vieux reître, comment, sans une foi en une religion révélée, en un Dieu voulant le bien, en un juge suprême, en une vie future, on peut faire son devoir et donner à chacun son dû. Si je n'étais pas chrétien, je ne resterais pas une heure de plus à mon poste. Pourquoi m'exposerais-je à des ennuis, à des embarras, si je n'avais le sentiment de travailler pour mon Dieu ? Si je ne croyais en un ordre divin ayant destiné la nation allemande à quelque chose de bon et de grand, je renoncerais sur-le-champ au métier de diplomate... Si vous m'ôtez cette foi, vous m'ôtez la patrie. Si je n'étais un chrétien convaincu, si je n'avais pour soutien cette base merveilleuse, la religion, vous n'auriez jamais eu en moi un tel chancelier... »

Busch note également un autre fait qui ne peut manquer de donner une idée très haute de la profonde piété de ce méchant dogue qu'était le hargneux chancelier. C'est au matin du 2 septembre 1870. Le chef et ses hommes, — on croirait entendre Gil Blas parler de la bande de brigands en compagnie de laquelle il vécut au cours de son existence mouvementée, — le chef et ses compagnons intimes avaient passé la nuit dans une maison de Donchery, sur la Meuse : au petit jour, une voix du dehors appela : « — Excellence ! Excellence ! Il y a en bas un général français ; mais je ne comprends pas ce qu'il veut ! » Busch entendit le chancelier se lever et parler brièvement de sa fenêtre, au Français : celui-ci était le général Reille venant traiter de la capitulation. Bismarck s'habilla en hâte, et, sans déjeuner, sauta à cheval et partit. Busch entra dans la chambre que son maître venait de quitter. Tout y était en désordre. Plusieurs livres traînaient sur le plancher, entre autres : *Lectures journalières et textes bibliques de la Congrégation fraternelle pour l'année 1870*. Sur la table de nuit un autre volume de piété : *Récréations journalières pour les fidèles chrétiens*. C'étaient ces livres-là que Bismarck lisait d'ordinaire pendant la nuit, affirma le valet de chambre.

Or il est bien curieux de suivre, grâce au journal du petit secrétaire, comment se manifestaient dans la pratique, les sentiments religieux du fidèle chrétien qui se « récréait » à la méditation des Évangiles. Les exemples abondent et l'on a qu'à choisir. Dès le début de la guerre, en août, le cortège du chancelier croise sur une route de Lorraine un convoi de prisonniers français qu'on emmène vers l'Allemagne : il les harangue et voici ce qu'il trouve à leur dire : « — Vous serez tous pendus. Vous n'êtes pas des soldats, vous êtes des assassins ». Après le combat du Bourget, apprenant que 1.200 des nôtres sont restés aux mains des Allemands, il se met en colère, et tout en lampant son eau-de-vie de Norlhausen, s'écrie : « — Pourquoi continuer à faire des prisonniers ? On aurait dû fusiller les 1.200 qui ont été pris, les uns après les autres ! » En novembre il « travaille » assidûment à décider ses compères les militaires, qui hésitent à bombarder Paris. « — Je ne donnerais qu'un seul ordre, dit-il, Feu ! Feu ! » et il confie à Busch : « — J'ai demandé dès la première heure que la capitale soit détruite de fond en comble ! » Le 10 janvier 1871, pendant le dîner,

on apprend que Paris brûle : « — Ce n'est pas suffisant, fait Bismarck avec un rire sauvage, il faut que l'on sente la fumée d'ici... ! » Et le 12, comme une grande lueur vacille à l'horizon, comme on se félicite, le chancelier renifle et grogne d'un ton bourru : « — Possible ! mais on ne sent pas : il faut d'abord qu'on sente ! » Quelques jours plus tard, 120.000 obus étant déjà tombés sur la ville, des incendies apparaissent au-dessus de Montrouge et du Val-de-Grâce et il semble qu'on perçoit de lointaines clameurs : cette fois le « fidèle chrétien » est satisfait : il se frotte les mains et ricane : « — Entendez-vous crier les rats ?... »

C'est après des réflexions de ce genre que l'ogre rentrait dans sa chambre et reprenait ses méditations évangéliques, ou professait sa conviction qu'il travaillait à glorifier Dieu.

Cet imbroglio psychologique, cette salade, en un seul cerveau, de sentiments et de théories empruntés tantôt à Troppmann, tantôt à saint François-d'Assise, m'avaient toujours paru constituer une exception quasi-maladive, un symptôme tout à fait singulier, de haine sadique et de démence francophobe. La guerre actuelle nous aura appris que cet état d'esprit déconcertant est général chez les Allemands. Tous, depuis le Kaiser jusqu'au plus podagre de ses *landsturm*, combattent pour le bon Dieu : c'est pour le bon Dieu qu'ils torpillent le *Lusitania* et qu'ils envoient, par des fonds de quatre mille mètres, des centaines de femmes et d'enfants ; c'est pour le bon Dieu que leurs officiers cassent, à bout portant, d'une balle de revolver, la tête à des femmes évanouies ou blessées, ainsi que cela vient d'avoir lieu, en Belgique, ces jours derniers, pour Louise Frenay et pour Edith Cavell. C'est encore pour plaire à Dieu qu'ils fusillent le curé de Blégny contre les murs de son église en flammes, qu'ils forcent le chanoine Lemmens, doyen de Visé, à manger leurs excréments, qu'il doit puiser à l'aide de ses doigts dans un seau ; qu'ils souillent de leurs ordures les confessionnaux de l'église d'Oupeye ; qu'à Hermée, après avoir brûlé les cent dix-neuf maisons du village, ils cambriolent le coffre-fort du presbytère, se partagent les objets du culte, les vases sacrés, anciens et de grande valeur artistique ; un calice d'or pris par un soldat fut retrouvé sur le grand chemin, dans la boue. Toujours pour accomplir leur mission divine, les Boches, à Heure-le-Romain, enferment toute la population du hameau dans l'église ; un officier du haut de la chaire leur annonce : « — Vous serez fusillés ; nous sommes les maîtres ; nous avons le droit de vie et de mort ! » Une mitrailleuse est installée sur les marches de l'autel ; on la braque sur les malheureux éperdus qu'on force à tenir, durant deux heures, les bras levés ; l'engin est chargé, en leur présence, lentement mis au point ; mais ce n'est que pour jouir des angoisses de ces paysans et de ces femmes, car on s'amusera, plus tard, à les tirer à la course, massacre qui abattra, entre autres victimes, deux septuagénaires, un adolescent de quinze ans, un enfant de onze ans et deux babys de trois mois ! Le curé, l'abbé Janssen aura la tête fendue et partagée en deux d'un coup de hache. A Warsage, les habitants furent pendus. Mais auparavant on les fit s'agenouiller sur la route, où défilait l'armée d'invasion. Un officier supérieur, en auto, leur cria, au passage : « — Cochons ! » Celui-là, comme les autres, portait sur son casque la devise *Dieu est avec nous* ! Pendant que les troupes allemandes incessamment avançaient, on dressait la potence : une barre de fer attachée au tronc de deux peupliers : on y fixa aussi des poulies. Les bourreaux prirent d'abord Marcel Keerf, de Fouron ; ils lui passèrent la corde au cou et, la faisant jouer sur les poulies, élevèrent et abaissèrent le supplicié sept ou huit fois, lui heurtant la tête à la barre de fer à chaque saut, pour rire un peu des contorsions de ce pantin agonisant ; les autres prisonniers, placés entre deux rangs de soldats, attendaient leur tour ; un soldat du Kaiser, s'acharnait sur l'un d'eux, nommé Léon Dobbstein, s'amusant à lui arracher un œil à l'aide d'un objet de fer en forme de crochet. Un autre boche, qui se vantait d'avoir séjourné six ans en Belgique, adressait aux victimes une homélie ironique, leur conseillant de faire appel à la Sainte Vierge pour qu'elle vienne les délivrer.

Les pendaisons durèrent tant que se prolongea

le défilé des troupes qu'on voulait exciter par la vue d'un tel spectacle. Six malheureux paysans périrent de cette façon ; les autres, lardés à coups de baïonnette, furent dispersés, sous la pluie, dans la plaine. Un major les interpellait d'une voix tonnante, et semblant réciter une leçon apprise : « — Vous, Belges, criait-il, vous êtes des sauvages ; nous vous mettrons à la raison. Vous, prêtres, vous êtes la cause de cette guerre, vous êtes des chiens, des cochons ! »

Car c'est sur les prêtres que ces « champions de Dieu » exercent tout d'abord leur rage. Le nombre des ecclésiastiques de tout âge qui périrent en Belgique n'est pas encore connu, et déjà le martyrologe s'allonge. C'est dans nos églises que ces boches, envoyés du ciel, à ce qu'ils disent, commettent les plus atroces profanations, soit qu'ils les choisissent pour y déposer leurs ordures, soit qu'ils en fassent des écuries, soit encore qu'ils se plaisent à les transformer en lieux d'orgie. A Gerbéviller, ils fusillèrent le tabernacle et brisèrent l'image du Christ à coups de crosse. Les statues les plus vénérées, les vitraux les plus précieux leur ont servi de cibles. Et ils se vantent d'agir au nom de Celui qui a sauvé le monde par l'amour et par la pitié.

Il y a là une anomalie dont l'esprit reste déconcerté : on ne comprend plus. D'abord on imagina que cette haine farouche des prêtres catholiques et ces sacrilèges systématiques étaient peut-être l'effet du vieil antagonisme des Luthériens contre les Papistes. Mais c'était là faire injure au protestantisme qui compte, parmi ses adeptes, en d'autres pays que l'Allemagne, tant et tant de fidèles tolérants et charitables. D'ailleurs les boches déclarent eux-mêmes qu'ils admettent et respectent toutes les religions ; beaucoup d'entre eux sont catholiques, et ceux-ci ne se sont pas montrés moins cruels que les autres. Et puis, catholiques ou protestants, tous, s'ils diffèrent sur certains points de dogme, croient à la divinité du Christ. On les voit, le dimanche, dans les villes qu'ils occupent, se rendre, en pelotons par quatre, à l'église ou au temple, conduits par leurs officiers. Le soir, à la caserne, et même sur les places publiques, devant les corps de garde, quand la retraite sonne, ils s'alignent et font la prière. Je sais des bons Français, qui, fidèles aux vieilles traditions religieuses, ont été émus, et bien à contre-cœur, de ces pieuses manifestations. L'Allemagne est donc *par ordre* une nation pieuse ; son gouvernement est officiellement dévôt, son Kaiser est en intimité avec Dieu. Et c'est ce peuple, ce gouvernement, cet empereur qui, de sang-froid, commettent la plus monstrueuse profanation, le plus retentissant sacrilège dont l'histoire du monde ait jamais fait mention. Ils ont établi pour leurs alliés turcs un champ de manœuvre dans la plaine de Samarie et fait du Calvaire leur *butte de tir*. Le Golgotha sert de cible pour leurs canons à longue portée !

Ça ne les empêchera pas d'affirmer qu'ils viennent, en apôtres du Très-Haut, pour châtier les Français coupables d'indifférence religieuse ; et il semble bien qu'ils ont atteint ici le comble du bluff dont ils jouent avec tant d'audace, depuis un si grand nombre d'années. Leur prétendue piété vaut leur pseudo-kultur ; ils ne croient ni à Dieu ni à diable ; ils ne professent, au fond, qu'un seul culte, celui du 420 et des obus asphyxiants. Tout est chez eux hypocrisie voulue ou innée : ils se disent chrétiens fervents et bombardent le lieu le plus auguste du monde pour apprendre à leurs artilleurs à pointer leurs pièces. Ils ont *arrangé* à leur usage les textes saints, et falsifié l'évangile comme ils ont falsifié l'histoire. Ils égorgent des prêtres et souillent des églises en invoquant le dieu des armées. Tout cela est pur germanisme : c'est une suite logique de cette dépravation mentale, née de l'orgueil de leur victoire passée, et dont l'Allemagne nouvelle, l'Allemagne de Guillaume II, a déjà fourni tant d'exemples.

Mais cette fois ils s'attaquent à de l'intangible. Quoiqu'ils fassent, il y a des choses que rien n'ébranle. Malgré son fantastique aplomb et son art audacieux d'imposer au monde les bourdes les plus colossales, la science allemande ne fera jamais croire que quand le Christ a dit : « — Laissez venir à moi les petits enfants... » c'était pour leur couper les mains.

G. LENOTRE.

LES AVEUX DES BARBARES

Quelle imprévoyance a été la nôtre, de ne pas observer avec une attention constante la direction donnée en Allemagne aux idées populaires ! Nous suivions avec un intérêt purement intellectuel les travaux des savants, des philologues, des philosophes ; nous regardions les industriels allemands faire la méthodique et progressive conquête des marchés du monde et, individualistes comme nous sommes, nous ne recherchions pas si toutes ces manifestations, dans quelque ordre d'idées qu'elles se produisissent, ne convergeaient pas vers le même but, l'exaltation de l'Allemagne.

Ce qui nous échappait davantage encore, c'était le travail persévérant fait pour ancrer au plus profond de la plus fruste cervelle teutonne la notion de la mission providentielle de l'Allemagne, du rôle à elle dévolu de débarrasser le monde des races épuisées et des civilisations agonisantes, afin de faire place nette à la kultur, cette forme supérieure et définitive du progrès et de l'organisation, et à la libre expansion de la race germanique qui en est la seule représentante.

Pour des esprits ainsi formés, imbus de l'idée barbare que la force est la base du droit, qu'elle le crée, il est évident que tout ce qui limite la suprématie de la force brutale est inexistant.

« Soyons durs », se sont écriés à l'envi Bernhardt, Maximilien Harden et les journaux de Berlin. L'armée allemande n'avait, du reste, pas attendu ces exhortations pour appliquer la « tradition héréditaire », celle de Bismarck en 1870, celle de Blücher en 1815, celle des reîtres allemands de toute époque pour lesquels le vol, le viol, le pillage, l'incendie, l'assassinat, les excès de toute sorte sont le cortège inséparable de la guerre. Les rapports des commissions d'enquête, française et belge, nous ont montré avec quel soin jaloux les soudards d'aujourd'hui se sont attachés à faire mieux encore que leurs devanciers. D'innombrables témoins sont venus devant ces commissions, sous la foi du serment, ils ont déposé : « Voilà ce que j'ai vu » ou : « Voilà ce que j'ai subi ».

Mais, dans le procès ouvert devant la conscience universelle, ils ne sont que l'accusation. Les nations civilisées n'ont pas l'habitude de condamner

les accusés sans les entendre. Leurs explications, nous les avons ; elles surabondent. Elles résultent de ces carnets de route que l'article 76 du règlement de service en campagne de l'armée allemande recommande aux hommes, officiers et soldats, de rédiger. Beaucoup de ces carnets, saisis sur les prisonniers ou sur les morts, sont tombés entre nos mains. Quelques extraits en avaient été publiés, il y a un peu de temps, avec reproduction photographique des originaux. Le ministère des Affaires étrangères vient de publier un nombre assez considérable d'autres extraits, accompagnés aussi de reproductions photographiques, en les classant sous diverses rubriques en tête de chacune desquelles ont été placés les articles des conventions de La Haye que l'Allemagne a signées et en violation desquels ont été commis les actes qu'enregistrent les carnets (*Les violations des lois de la guerre par l'Allemagne*).

Ces carnets portent le nom, le grade, la mention du régiment, de l'arme de leurs rédacteurs.

Le faisceau des faits ouvertement avoués, enregistrés par eux est plus accablant encore que les dépositions recueillies par les commissions d'enquête. Loin d'avoir exagéré, les témoins sont, le plus souvent, restés au-dessous de la réalité ; ils n'ont généralement vu qu'un fait particulier ; l'action dirigeante leur a échappé. Les Allemands au contraire, s'accordent à dire que les pires violences ont été exécutées par ordre. « Nos soldats ne commettent pas d'actes de cruauté indisciplinée », proclament les intellectuels. Ils ont raison. Les Allemands ont agi avec une discipline parfaite. Assassinats, incendies, pillages, tout a été fait en vertu d'ordres. Ce sont les officiers eux-mêmes qui se vantent de « la bonne idée qui leur est venue » d'abriter leurs troupes derrière des rangs de population civile. Ce sont les soldats qui déclarent que leurs commandants, dont ils donnent le nom, leur ont ordonné de fusiller des femmes et des enfants, qui enregistrent, comme une action méritoire qu'ils ont « pillé avec application » et qui ne manquent pas de noter les rapailles auxquelles ils ont pris part : « Vin et champagne à profusion », écrit l'un à deux reprises à quelques jours d'intervalle ; « nous soumettons la cave à une sérieuse révision et nous trouvons toutes sortes de bonnes choses,

écrit un autre. Les admirables chambres du château offrent un spectacle affreux. On a fouillé pour trouver l'or et l'argent et l'on a tout bouleversé. Il est très pénible de se remettre en marche après s'être copieusement alcoolisé. « J'ai par-dessus le marché un cruchon de chartreuse dans mon sac ». Un autre relate l'émoi provoqué par un fracas semblable à des détonations. Les Allemands se croyaient tombés dans une embuscade. Informations prises, le bruit venait d'une cave où leurs camarades avaient fait écrouler des milliers de bouteilles.

Un soldat écrit : « Au-dessus du village, le ciel se colora d'un rouge sinistre ; des flammes dansantes portèrent témoignage de l'héroïsme allemand. C'est la guerre ». Et le lendemain, passant devant les cadavres de trente-cinq civils, il explique : « Sous la conduite du curé, ils avaient attaqué pendant la nuit des troupes allemandes. Le curé avait donné le signal en sonnant la cloche de l'église ; et c'est pourquoi on dut donner l'ordre de les fusiller ».

Un lieutenant de grenadiers de la garde rapporte : « D'une ferme, coups de feu ; alors incendié. Quand bataillon dans le village, pluie de balles sur lui. Le village entier incendié. La 7^e compagnie fait 2.000 francs de butin ».

Un soldat bavarois dit : « A cinq heures nous fut communiqué l'ordre de l'officier commandant le régiment de fusiller tous les habitants mâles de Nomény et de raser jusqu'au sol la ville entière parce que les gens essayaient follement de s'opposer, les armes à la main, à la marche en avant des troupes allemandes. Nous avons foncé dans les maisons et saisi tous ceux qui résistaient pour les exécuter selon la loi martiale ».

Soyons justes. De ces rédacteurs de carnets, certains ne semblent pas très fiers de la besogne qu'on leur a fait faire. Ils la déclarent « atroce » et s'en disent « écoeurés ».

Vaniteux ou contrits, les aveux sont complets. Ils sont écrasants. A cette confession des criminels eux-mêmes, les intellectuels peuvent s'obstiner à opposer la litanie de leurs « Il n'est pas vrai ». Les faits sont dûment établis et les professeurs empanachés des titres les plus ronflants ne tromperont plus la conscience du monde.

Georges DE NOUVION.

LA VIE MILITAIRE

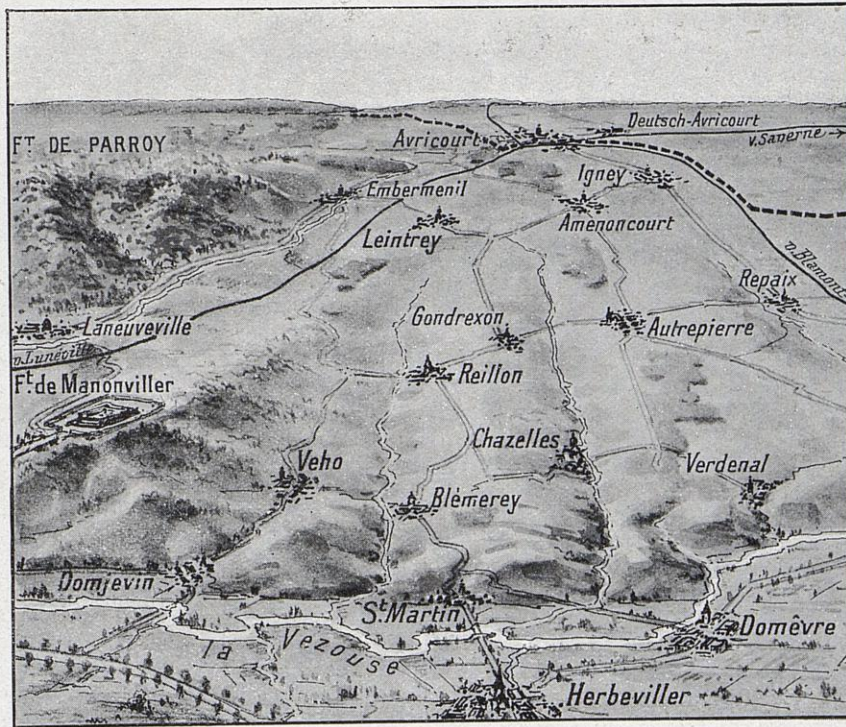
LA SITUATION DES ARMÉES

Les actions d'artillerie restent toujours très vives, avec une très forte dépense de munitions de part et d'autre, sur tout le développement de nos lignes et de celles de l'ennemi. Elles revêtent surtout un caractère d'intensité formidable dans les secteurs qui ont été l'objet des récentes offensives de nos troupes et de celles de l'armée britannique. Un certain nombre d'actions locales se produisent presque chaque jour, sans donner de résultats suffisants pour modifier sensiblement la situation.

Sur le front anglais, elles ont amené quelques progrès de nos alliés au nord de Loos, surtout dans l'ouvrage allemand dit redoute Hohenzollern, qu'ils occupent en partie. Là, ils sont toujours gênés par les batteries allemandes installées vers La Bassée et au sud du canal, qui s'opposent à un gain de quelque étendue vers l'est. Pour notre part, dans ce secteur de l'Artois, nous avons aussi remporté divers avantages, malgré les attaques continues de l'ennemi, aux environs de Souchez et au bois de Givenchy, ainsi que dans les bouquets de bois voisins. Aucune des offensives allemandes n'a obtenu le moindre succès. Nous avons avancé un peu aussi dans la direction de la falaise de Vimy, à la hauteur de Neuville-Saint-Vaast.

De là, jusqu'au front de Champagne, il ne s'est rien passé de fort intéressant ces temps derniers ; mais en Champagne, il en est autrement. Notre situation n'a pas changé sur le terrain de notre dernière offensive ; les Allemands nous y canonent avec énergie et nous leur répondons de même. Vers Auberive, ils ont prononcé une attaque locale d'infanterie qui n'a rien obtenu de sérieux. Plus à l'ouest, entre la vallée de la Suippes et celle de la Vesle, ils ont fait un effort beaucoup plus considérable, à deux reprises, pour n'aboutir qu'à un piteux échec.

Cette région est certainement, au point de vue du terrain, la plus favorable de toutes au développement d'une action de leur part. La ligne de démarcation, entre leurs positions et les nôtres, est à peu près marquée par l'ancienne voie romaine, courant en ligne droite de l'ouest à l'est, depuis Reims jusqu'à



LE FRONT AUX ENVIRONS D'AVRICOURT

l'Argonne. Au nord de cette ligne, ils possèdent des mouvements qui nous dominent, en grande partie boisés, avec de solides appuis en arrière, tels que le massif de Berru et de Nogent-l'Abbesse, et les hauteurs de Moronvilliers, tandis que nous occupons devant eux des déclivités en pentes douces conduisant à la vallée de la Vesle, large et plate, laquelle constitue notre arrière-front.

Une préparation énergique, pour laquelle ont été mis en œuvre les projectiles de tout calibre et de tout genre, sans oublier les obus suffocants et lacrymogènes, a été d'abord largement effectuée, entre la Pompelle, à l'est de Reims, et le village de Prosac, encore plus à l'est, à 10 kilomètres au delà, environ. Puis l'attaque de l'infanterie en gros effectifs a rempli tout cet intervalle. Elle a procédé par vagues successives, et elle a été repoussée partout. Le lendemain, une autre préparation d'artillerie aussi violente que

la première commençait sur le même front, mais un peu plus court, 8 à 9 kilomètres, et un peu plus rapproché de Reims, entre la butte de tir de la garnison de cette ville et le village de Prunay. A cette préparation succédait une nouvelle attaque générale, quarante-huit heures après la première. Elle a eu le même sort. Aucun élément de l'infanterie ennemie n'a pu parvenir plus loin que nos réseaux de fils de fer. Les pertes des Allemands dans ces deux journées ont été sérieuses.

De là jusqu'aux Vosges, on n'a signalé que des combats locaux. Dans les Vosges même, en Alsace, il faut mentionner en particulier un nouvel effort contre nos positions d'Hartmannswiller. L'ennemi a pu un instant reprendre pied sur le sommet, d'où il a été de nouveau chassé dès le lendemain ; et nos troupes en ont profité pour gagner encore quelque terrain au delà de notre ligne primitive. Enfin, notons aussi qu'en Lorraine, de

vigoureuses attaques allemandes ont été dirigées sans plus de succès contre nos tranchées de Leintrey et des abords de ce village, au sud d'Emberménil et de l'extrémité orientale de la forêt de Parroy. Là aussi, nos adversaires ont totalement échoué, et nous en avons profité, comme en Alsace, pour étendre notre occupation un peu plus en avant.

La situation des Russes change peu à peu, progressivement, et toujours à leur avantage, depuis la fin de cette crise des munitions, qui a si étrangement coïncidé avec l'offensive allemande, pour des raisons que plus tard l'histoire dira. Les efforts de l'ennemi ne persistent que vers Riga, Dwinsk et en général sur la ligne de la Dwina. Il est clair que le but de l'état-major allemand est d'essayer de se procurer le cours de ce fleuve comme couverture de son front pour l'hiver qui approche.

L'armée serbe lutte avec héroïsme contre des armées ennemies qui possèdent des effectifs trois ou quatre fois supérieurs aux siens. Malgré les plus vaillants efforts, c'est une situation qui ne peut pas se prolonger indéfiniment. Pourra-t-elle durer assez ?

Sur le front nord, et surtout vers l'ouest, sur la Save et sur la Drina, jusqu'ici les Austro-Allemands n'avancent pas beaucoup ; mais l'offensive bulgare, à l'est, est plus difficile à contenir. Elle progresse. C'est à son sujet surtout que les dépêches de diverses provenances ne sont pas d'accord. D'autre part, les débarquements de l'armée anglo-française se poursuivent à Salonique avec beaucoup d'activité. Certaines troupes ont été engagées déjà ; mais il serait fort mauvais d'envoyer ainsi les troupes à la bataille les unes après les autres. Un débarquement, même hors de portée de l'ennemi, est toujours une opération très longue, surtout à cause des chevaux et du matériel. Quand tout sera prêt, s'il en est encore temps, la face des choses pourra être changée par une action de flanc directe contre la Bulgarie.

Les Russes et les Italiens doivent marcher ; mais jusqu'ici, leur intervention ne se manifeste pas. Quant aux neutres, Grecs et Roumains, ils semblent surtout soucieux de se mettre du côté du manche. Si nous avons la victoire, ils se hâteront, pour en profiter, de nous offrir leurs services, quand nous n'en aurons plus besoin.

Général BERTHAUT.



APRÈS LA BATAILLE DE CHAMPAGNE. — Un des régiments qui ont pris part à l'offensive va se reposer quelques jours dans un village de l'arrière. Pendant une courte pause, la garde du drapeau est assurée d'une manière un peu familière, mais vigilante quand même.

MISE AU POINT

Les paroles que nous citions dans un précédent article, d'après un de nos confrères qui, les prêtant à Goethe, lui faisait dire que le jour n'était pas loin où l'Allemagne entière maudirait son empereur en apercevant trop tard l'abîme où son fol orgueil l'entraînait, ces paroles semblent déjà en voie de réalisation alors que, de leur propre aveu nos ennemis reconnaissent que malgré toutes les ressources de leur organisation, fruits de quarante années de préparation laborieuse et de constants efforts, ils seront épuisés avant nous, quand sonnera l'heure, plus prochaine qu'on ne le croit, peut-être, où ils seront dans l'impossibilité absolue de réparer leurs pertes en hommes, de renouveler leurs munitions inconsidérément prodiguées, et de combler le vide de leur caisse, mise à sec par des dépenses insensées.

C'est, bien assurément, en prévision de cette échéance inévitable qu'ils donnent fréquemment à entendre qu'ils ne seraient pas éloignés d'accueillir des propositions de paix. Et lorsqu'ils voient que l'Entente est moins que jamais disposée à renoncer à la lutte, ils se bercent de l'idée que nous finirons par nous lasser, et que nos divisions ou nos querelles prépareront des dispositions plus favorables à leurs desseins.

Mais rien de semblable ne peut se produire, car tandis que chez nous l'union sacrée est religieusement maintenue, les révolutionnaires russes, eux-mêmes, ont décidé de ne créer aucune difficulté au gouvernement, en déclarant que c'est uniquement de la défaite complète de l'Allemagne qu'ils attendaient un régime de liberté.

Tandis que nos adversaires étudient notre contenance, l'on juge avec quelle attention intéressée nous constatons nous-mêmes avec une satisfaction extrême les signes de dépression que masquent insuffisamment leur « bluff » et leur agitation désordonnée lorsque, non satisfaits des gigantesques embarras qui les obligent à éparpiller leurs forces, ils viennent de foncer sur les Serbes avec l'espoir d'être à Constantinople avant nous.

Entre temps, ils vantent leur « supériorité morale » dont ils attendent la victoire et ce thème a été varié récemment — avec quelle impudeur, après ce que nous savons des atroces procédés de la soldatesque teutonnes, — par un intellectuel d'outre-Rhin, sans que cet exercice de style soit, en somme très probant, puisqu'il est connu de tous les Allemands qu'après avoir passé un demi-siècle à préparer une guerre telle qu'aucune autre, même la plus longue et la plus san-

glante dont on ait le souvenir, puisse atteindre à des résultats aussi calamiteux, les moyens dont ils disposent sont jusqu'ici insuffisants.

Et l'on comprend l'étendue de leur déception, d'autant plus cruelle qu'ils avaient escompté au début, une foudroyante victoire qu'ils cherchent en vain, depuis quatorze mois, sur tous les champs de bataille de France et de Russie.

La supériorité morale dont ils se targuent si impudemment ne leur ayant pas été, il faut en convenir, d'un secours aussi efficace que celui qu'ils en attendaient, voici que quelqu'un de chez eux s'est trouvé pour faire entendre un autre son de cloche, pour enseigner que la guerre est un fléau, et que si l'Allemagne a mérité cette épreuve, c'est parce qu'elle a été « gâtée et pervertie » par le funeste exemple qui lui est venu de « la grande Babylone ». *Le Temps* a signalé l'étonnante brochure développant ce leit-motiv un peu bien suranné, on en conviendra, puisque déjà, en 1870, on nous en rabattait les oreilles.

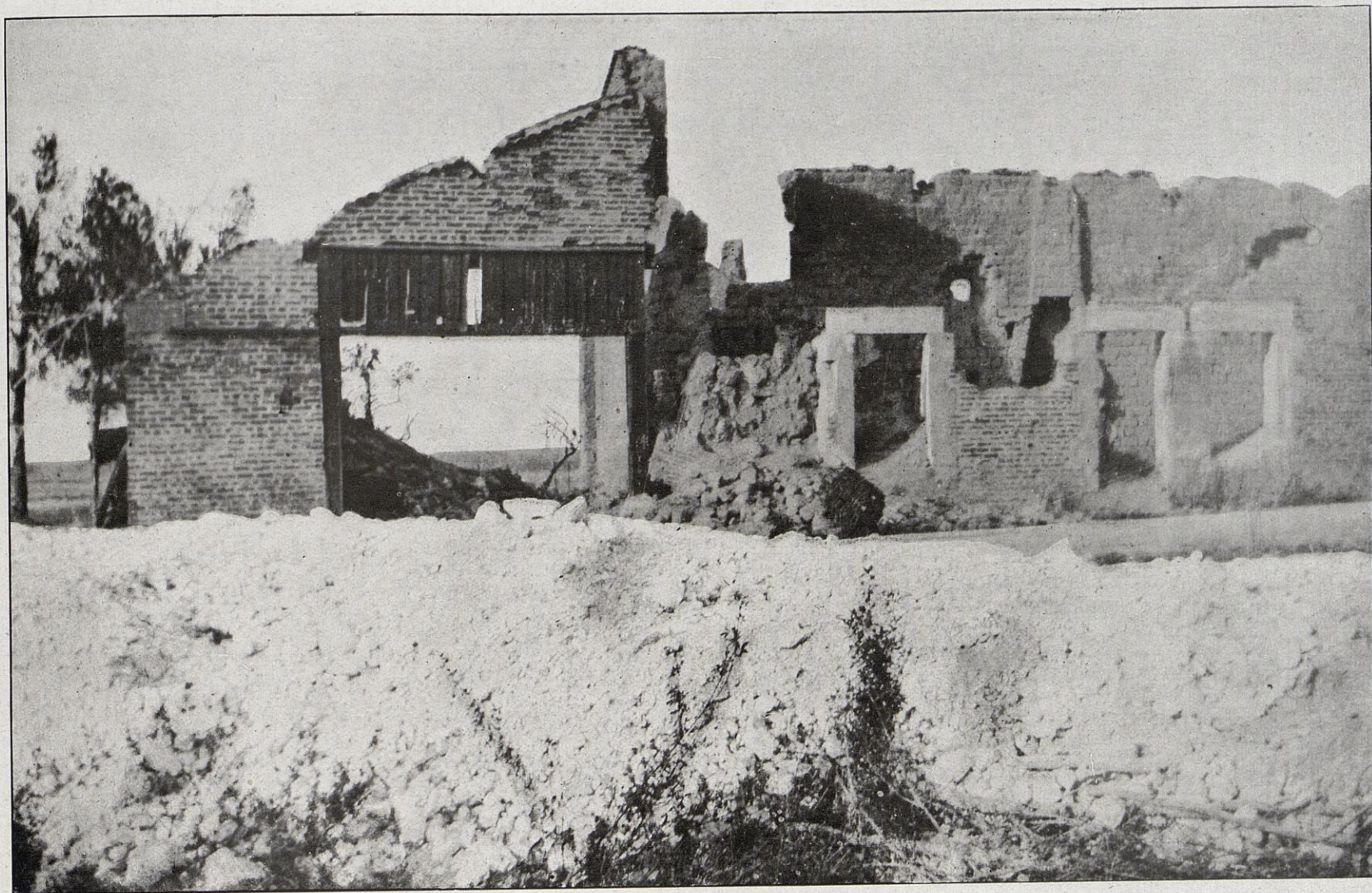
Cet opuscule est distribué aux soldats en campagne et les engage à prier, à pleurer et à faire pénitence.

A l'appui de cette édifiante exhortation, son auteur cite le prophète Isaïe et flagelle avec lui les modes que les femmes allemandes ont empruntées aux françaises, et qui dépassent de beaucoup en inconvenance celles des « filles de Sion » qui allaient hautaines, la gorge dévoilée, le regard hardi, la démarche provocante, en faisant tinter leurs colliers, leurs bracelets, les anneaux de leurs pieds, et autres accessoires de leur vaine parure. De ces modes condamnables vient tout le mal, car la pureté de la vertueuse Germanie a été ternie par notre faute ; c'est pourquoi le soldat allemand doit être châtié et doit expier tant d'abomination. On ne peut s'empêcher de constater que si, là-bas, l'influence de nos modes a été si funeste, elles n'ont en rien diminué, chez nous la vaillance et la belle humeur de nos combattants qui, tout au contraire, se plaisent à fixer sur les parois de leurs tranchées quelques pimpantes silhouettes féminines dont la grâce jolie les reconforte en évoquant nos séduisantes parisiennes. Comme jadis les galants chevaliers qui rompaient plus brillamment des lances sous les yeux de leurs dames, nos héroïques « poilus » veulent au moins en avoir l'image à portée afin de marcher de meilleur cœur au danger.

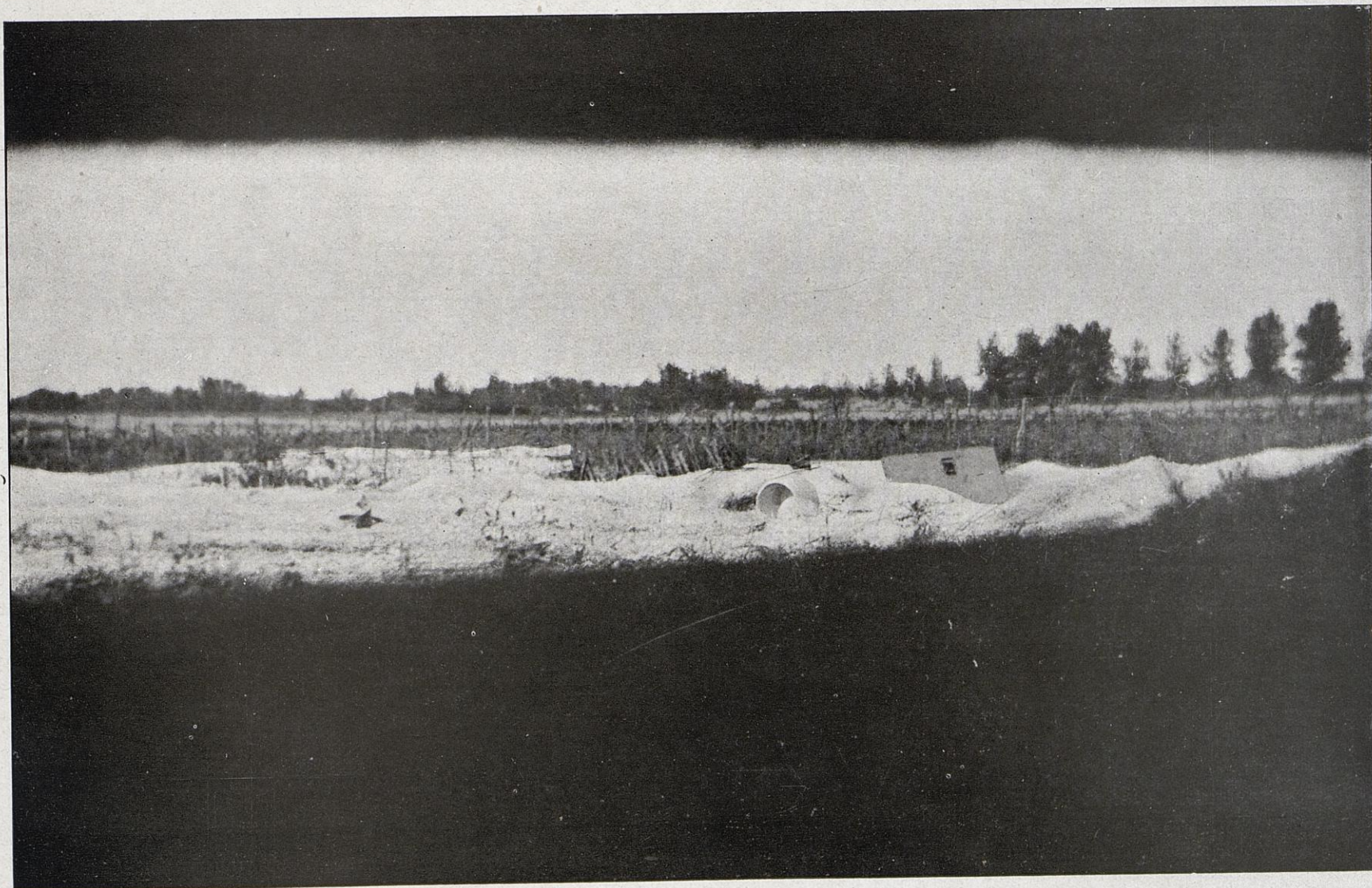
C'est un tout autre état d'esprit et qui correspond exactement avec la mentalité française.

Au lieu de nous décourager, nous prenons chaque jour conscience de notre force de résistance, et pas plus chez nous que chez nos alliés, il ne se trouve, comme en Allemagne et en Autriche-Hongrie, personne pour réclamer la paix et l'appeler de tous ses vœux.

La force morale est donc bien évidemment de notre côté et aussi le bon droit



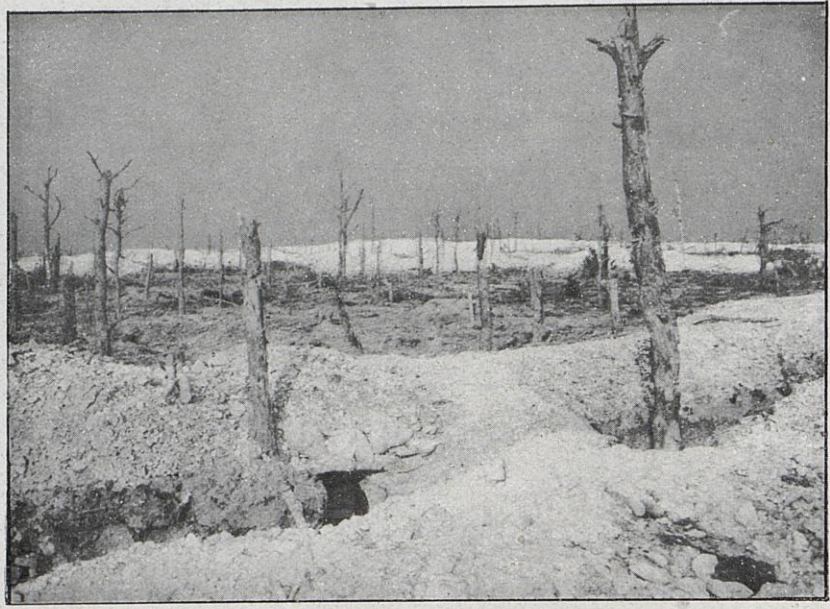
L'auberge de l'Espérance, dont il a été tant parlé dans les communiqués. Elle est située à huit cents mètres du village d'Auberive et fut conquise par les nôtres à la fin du mois dernier.



LE CHAMP DE BATAILLE D'AUBERIVE. — Vue prise à travers un créneau. A l'horizon on aperçoit les réseaux de fil de fer ennemis et le village qui est encore aux mains des Allemands.



Les cérémonies funèbres, sur le front, ne comportent ni une très nombreuse assistance, ni une pompe bien brillante; mais elles sont des plus impressionnantes, malgré cela, et se déroulent souvent dans des sites admirables.



Les tranchées allemandes, en Champagne, avaient beaucoup souffert de notre « préparation » d'artillerie; puis se produisit l'assaut de nos soldats qui acheva de bouleverser les défenses de l'ennemi, ainsi que l'indique ce document.

entre lequel la force brutale s'était vantée de prévaloir, en nous abattant du premier coup. Le guet-apens ayant échoué et l'ennemi lui-même ayant reconnu qu'il ne parviendrait pas à percer notre front, c'est à notre énergie et à notre patience de nous attribuer la victoire sur laquelle l'adversaire marque assez qu'il ne compte plus, tandis que nous sommes résolus plus que jamais à poursuivre cette guerre jusqu'à ce que nous l'ayons remportée.

Les opérations qui se poursuivent sur le front de Champagne depuis le succès de notre offensive sont, d'ailleurs, des plus concluantes, et voici qu'en dernier lieu nous venons d'enlever un saillant où les Allemands avaient réussi à se maintenir au milieu de leur défaite générale : « l'ouvrage de la Courtine ». Cette bataille de Champagne aura donc été un succès sans précédent dans la guerre de positions qui nous a été imposée, et si son importance matérielle est considérable, en nous rendant maîtres de cette première ligne de défense que l'ennemi considérait comme inexpugnable, son effet moral est encore plus à considérer depuis que nos combattants ont la certitude que le front adverse pouvait être percé et que la supériorité du soldat français sur le soldat « boche » est péremptoirement démontrée.

Lorsque nos troupes pourront se rencontrer avec les troupes allemandes en

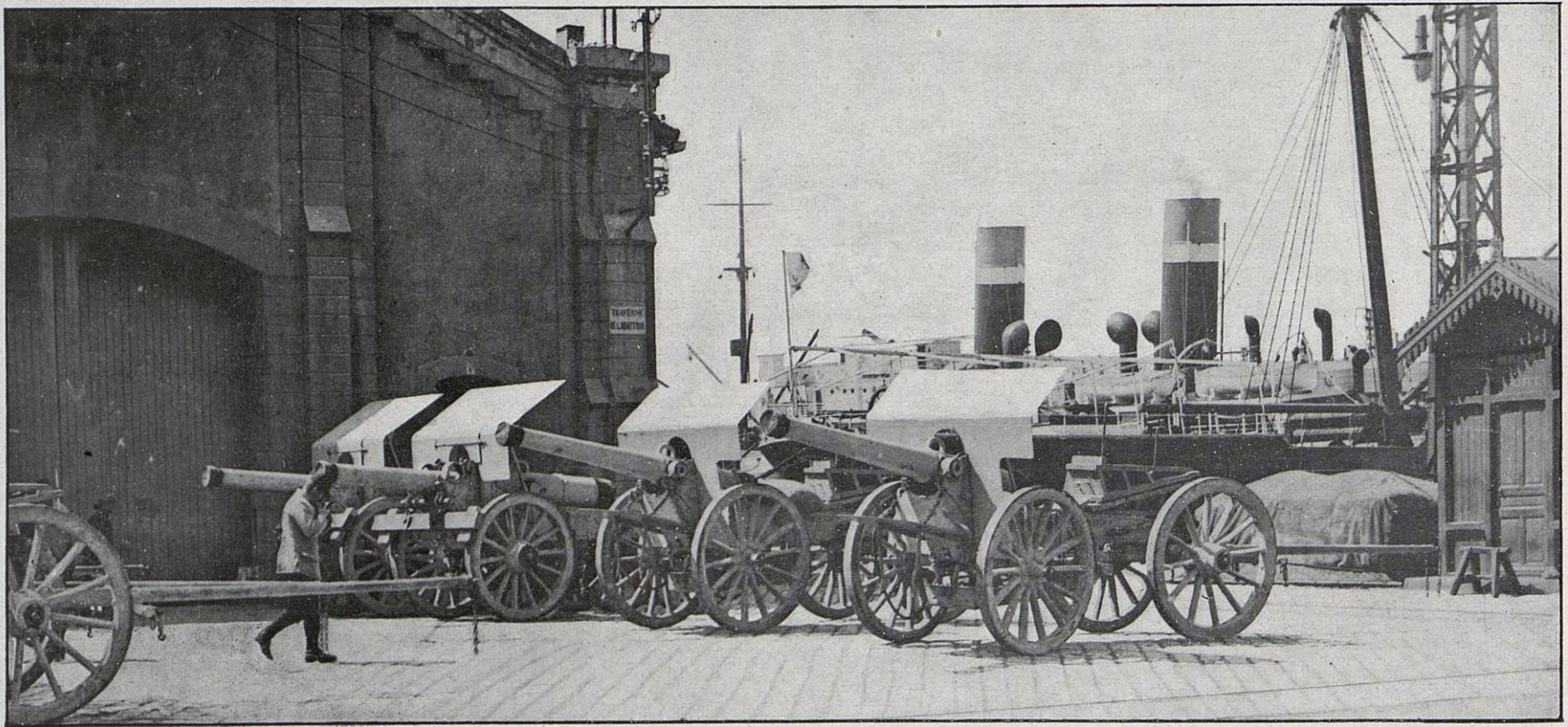
pleine campagne, vous en verrez la preuve. Et elle nous est déjà fournie par le soin qu'apporte le haut commandement allemand à éviter une bataille rangée avec nous. Il se souvient d'Iéna, et ne veut point s'exposer à une défaite certaine.

En attendant, pour se dédommager de l'échec des armées du Kaiser en Champagne, la presse berlinoise exalte le succès diplomatique des impériaux dans les Balkans, et déjà présageant leur main mise sur Constantinople, ils parlent de la conquête de l'Égypte.

A quoi, nous opposerons ces propos d'une personnalité d'outre-Rhin, propos qu'elle ne destinait pas à être propagés, mais qui quand même ont transpiré : « L'Allemagne est en train de se suicider pour tâcher d'obtenir la victoire. Même si ses soldats arrivent en Turquie même s'ils arrivent en Égypte, il leur faut et il nous faut cela à tout prix, un armistice qui nous permettra de réparer nos forces. Ensuite on verra, mais une interruption de la guerre nous est absolument indispensable ».

La voilà bien, la mise au point, et elle peut se traduire par cette conclusion : Si quelqu'un abandonne la partie, ce seront les Allemands, mais jamais et en aucun cas, les alliés qui tiendront implacablement jusqu'au bout.

P. DE C.



EN ROUTE POUR LA SERBIE. — Voici de fermes et vaillants canons qui sont partis, il y a quelques jours, pour l'Orient, où ils prouveront aux Bulgares et aux Allemands la supériorité de la fabrication française.

LES ÉVÉNEMENTS DE SERBIE

Je ne constaterai pas une fois de plus que les Serbes trouvent le moyen d'être encore plus vaillants, plus héroïques qu'on ne l'attendait. Non !... Toute l'Europe, tout le monde a les yeux sur eux et s'émerveille de leur cranerie admirable, de leur résolution que rien n'abat. Le maréchal Mackensen, le savant stratège von Gallwitz ont pu venir diriger en personne les opérations, faisant dire, de tous côtés, par leur presse domestiquée que l'on allait voir comment les hommes de guerre alle-

mands savent mener les campagnes, quand ils s'en donnent la peine. En vain ces « grands capitaines » firent-ils annoncer qu'ils amenaient avec eux des contingents excessivement nombreux, des pièces de grosseur et de portée effrayantes; les Serbes ne se déconcertèrent pas, et le voïvode Putnik qui s'y connaît en victoires n'eut pas l'air du tout effrayé. A la vérité, nos braves alliés, quoi qu'en dise l'agence Wolff, abandonnèrent d'eux-mêmes, et volontairement, Belgrade, parce que peu riches encore, très fiers de leur capitale moderne qui représentait pour eux tant et tant de coûteux

sacrifices, ils voulaient tâcher de la faire épargner, en ne la défendant pas. Hélas la précaution fut vaine. Les Allemands tenaient à marquer leur arrivée sur le front des Balkans par un « chambard » de tout premier ordre, et par un crime bien monstrueux. Pendant cinq jours, ils bombardèrent furieusement Belgrade et quand tous les monuments furent réduits en miettes, les généraux de Guillaume entrèrent en conquérants. Mais, à part ce succès facile, les armes teutonnes n'ont pas encore pu remporter de victoires. Voici les Allemands arrêtés, bloqués devant le massif montagneux et

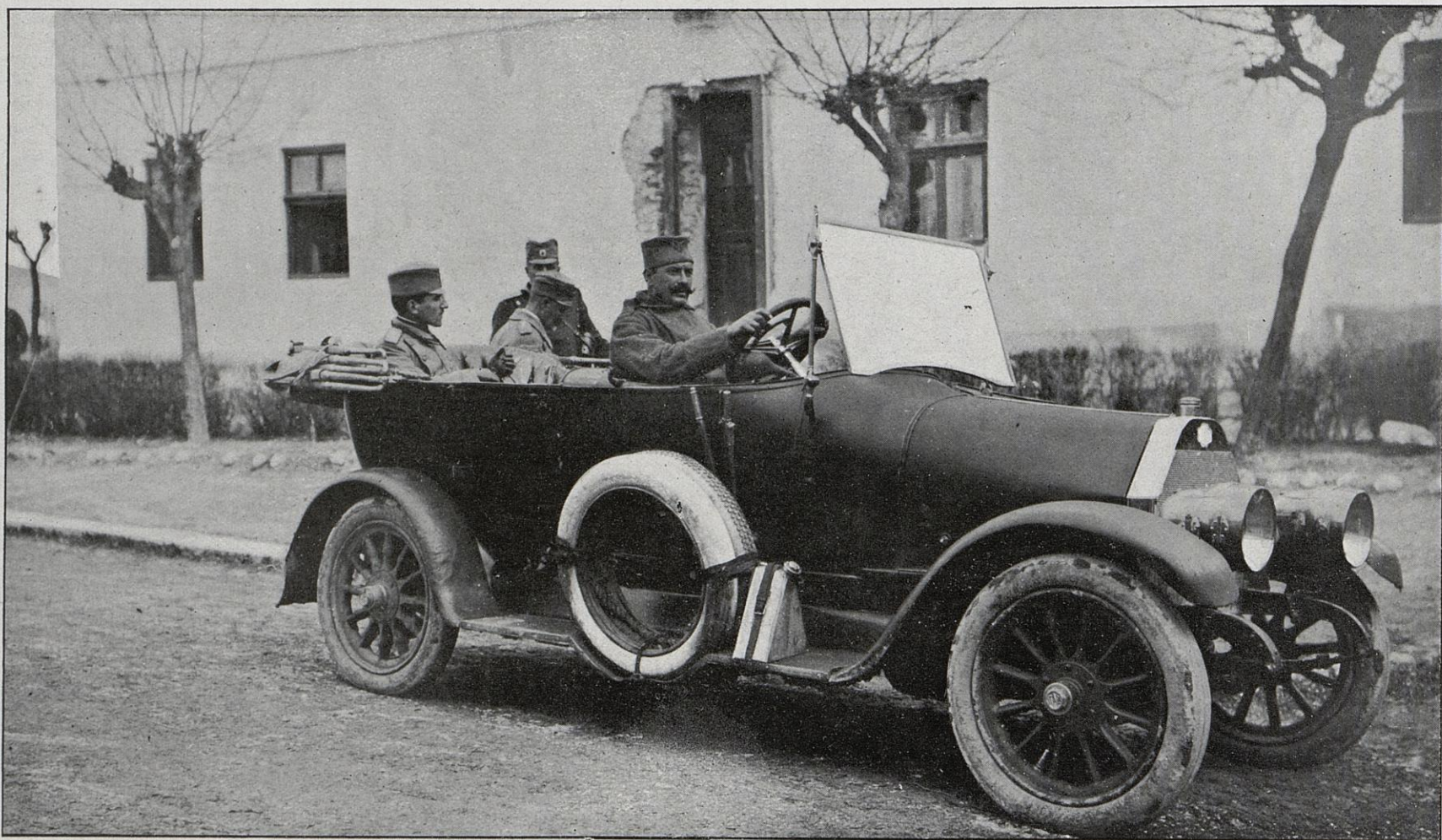


CARTE DE LA RÉGION DU VARDAR ET DE LA SERBIE CENTRALE PERMETTANT DE SUIVRE LA MARCHÉ DE L'OFFENSIVE BULGARE ET LES PHASES DE LA RÉSISTANCE SERBE.

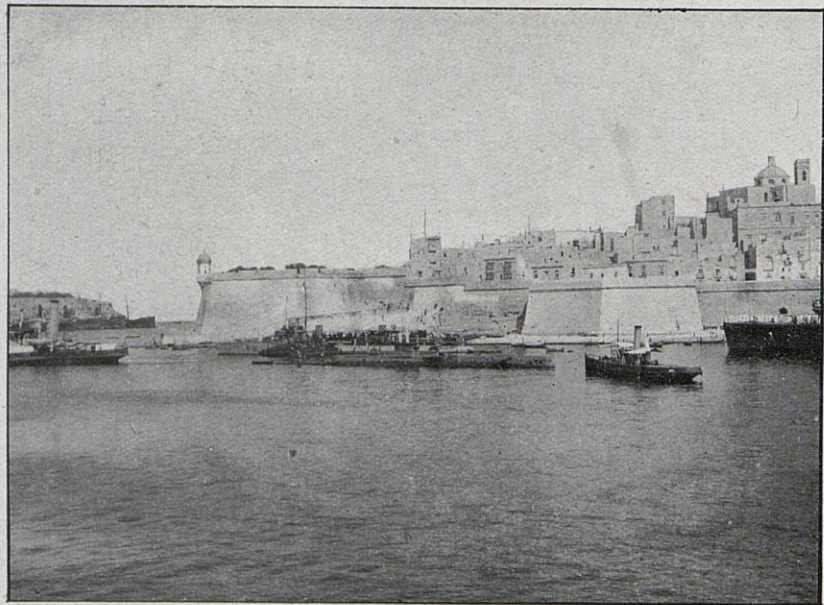


L'ARTILLERIE ALLEMANDE DANS LES MARAIS DE PINSK (Dessin de C. B. DE JANKOWSKI.)

Ce fut une entreprise téméraire du commandement ennemi que de lancer son artillerie et son armée dans cette région marécageuse de la Russie, où les attendait le sort le plus affreux. Dans les boues et le terrain mouvant, l'artillerie se trouva vite embourbée ; malgré leurs efforts désespérés, les hommes enfonçaient tout entiers et se voyaient disparaître les uns les autres. Par surcroît, les Russes lançaient sur l'ennemi un feu d'enfer. On ne saura jamais de quel nombre de soldats allemands, ces marais de Pinsk sont devenus le tombeau et c'est par plus d'une centaine que les canons durent y être abandonnés. Les Allemands n'en sont plus à compter les surprises de « leurs victoires » en Russie. L'hiver qui vient leur en réserve de nouvelles et, espérons-le, de définitives.



Ces jours derniers, alors que la mitraille allemande faisait rage sur Belgrade et sur ses environs, on put voir le prince héritier Alexandre, accompagné du général commandant la défense de la ville, courir en auto vers les points les plus menacés.



Une fiévreuse activité règne à Malte où destroyers, torpilleurs, sous-marins s'approvisionnent à qui mieux mieux pour gagner les côtes bulgares.



A Marseille, même zèle et même hâte; des prisonniers allemands sont employés au chargement de matériel et de provisions de toutes sortes.

abrupt qui domine la ville. Ils ne bougent plus, ils ne progressent plus; ils avouent qu'ils se trouvent en présence de difficultés considérables; ils parlent du temps exécrable de la pluie continuelle, des routes détremées, impraticables... Mauvais signe!

Mais les traîtres Bulgares, les odieux Judas de Ferdinand essaient de prendre de flanc les Serbes, de tendre la main aux envahisseurs du Nord; c'est ce que nos chères troupes doivent empêcher à tout prix, et déjà elles se lancent le long de la ligne du Vardar, elles s'emparent de Stroumitza. Elles donnent les plus vives inquiétudes aux renégats bulgares, elles semblent prendre comme ob-



En Egypte, des régiments africains se préparent, eux aussi, à se rendre sur le front des nouveaux combats où ils se promettent bien de faire triompher héroïquement les couleurs françaises.

jectif Sofia, elles vont couper la route de Constantinople aux Allemands. Puisse-t-elles réussir comme le méritent leur vaillance et leur superbe audace! Ce nous est une consolation de constater qu'enfin « on s'y est mis », que les envois de troupes se succèdent sans hésitation, que les convois d'armes et de munitions se suivent sans répit. Du côté de la Roumanie, l'avenir paraît devoir nous réserver prochainement d'agréables surprises et il se peut que la Grèce se décide à remplir ses devoirs...

Le ciel s'éclaircit pour nous dans les Balkans, mais donnons vite au général Sarrail ce qui lui est nécessaire! A.-J.



M. PAUL HERVIEU, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (Photo Manuel).

LA MORT DE M.^e PAUL HERVIEU

Le maître écrivain auquel Guy de Maupassant prédisait il y a trente-cinq ans déjà un brillant avenir, et que le *Monde Illustré* s'honore d'avoir eu pour collaborateur (il y publia sous ce titre : *Pages de la Vie*, une série d'articles fort appréciés de nos lecteurs) vient de mourir subitement sans que rien ait pu faire prévoir une fin si prématurée. La veille encore, il passait la soirée dans une maison amie, et au matin, son valet de chambre le trouvait mort dans son lit. Le monde des lettres est cruellement affecté par cette mort qui le prive de l'un des plus éminents auteurs dramatiques contemporains. Né le 2 septembre 1857 à Neuilly, Paul Hervieu fit ses études au Lycée Condorcet. Ayant achevé son droit, il se fit inscrire au barreau en 1877, et un peu plus tard, il abordait la carrière diplomatique. C'est alors qu'il obtint ses premiers succès littéraires en donnant des livres où la fantaisie élégante se doublait d'une observation toute particulière.

Diogène le chien et *La bêtise parisienne* restent comme deux types de cette première manière. Le jeune auteur se révélait analyste implacable et dépourvu de toute illusion. Suivirent plusieurs romans qui établirent définitivement sa réputation : *Flirt*, *Peints par eux-mêmes* et *L'Armature*. Ce sont des études fouillées de la société de ce temps dont la psychologie est disséquée, peut-on dire en ces pages sans complaisance par une plume assez comparable au scalpel de l'anatomiste. Comme l'a très bien dit M. Robert de Flers dans le vibrant article qu'il a consacré à l'ami dont il déplore la perte : « Dans la plupart de ses ouvrages, il nous montre des hommes et des femmes du monde, cuivrés de préjugés et de conventions, polis et polices, s'en tenant aux opinions toutes faites et diri-

geant leur vaine existence, selon les préceptes de la tradition et les ordres de la routine élégante et mondaine. Mais voici qu'un fait, un événement déchaîne les passions, et tous ces êtres factices deviennent des êtres humains, déchirants et déchirés... » et ils apparaissent ce qu'ils sont restés au fond, des êtres primitifs et sauvages ».

Le théâtre devait attirer cet esprit si précis, si logique, et là encore ce fut le succès qui couronna l'entreprise. Qui de nous n'a senti des émotions poignantes en écoutant ces pièces d'une humanité pathétique en dépit de leur vigoureuse simplicité ; ces pièces réduites aux éléments indispensables avec le moins de personnages possible, et conformes aux traditionnelles et classiques unités de temps et de lieu, que sont *Les Tenailles*, *Le Dédale*, *La loi de l'Homme*, *Le Réveil*, *Connais-toi*, *l'Enigme*, et, de l'avis de beaucoup, l'émouvante *Course du flambeau* considérée comme son chef-d'œuvre.

Tout jeune encore, Paul Hervieu fut accueilli par l'Académie, où il occupa le fauteuil laissé vacant par la mort d'Edouard Pailleron, et cette sanction de ses beaux travaux a été le couronnement d'une des plus belles destinées littéraires de notre époque.

Cette destinée trop tôt brisée, aura du moins été conforme au rêve de Paul Hervieu qui estimait que l'on doit rendre sa vie « belle et harmonieuse ». C'est ainsi qu'il l'aura vécue, ne se permettant jamais, on l'a dit, et il l'a prouvé, « une nonchalance de pensée, ni une négligence de cœur », et pour ne pas rompre cette beauté et cette harmonie dont il fut toujours si fervent, la mort respectueuse l'a pris dans le dernier sommeil dont il ne s'est pas réveillé.

A. B.

L'ASSASSINAT DE MISS EDITH CAVELL

Directrice de l'école d'infirmières du docteur Depage, à Bruxelles, depuis la création de cet établissement, en 1907, Miss Cavell se consacrait toute entière au soulagement de ceux qui souffraient.

Une sorte de popularité était née autour d'elle. C'était assez pour la désigner à la particulière attention des espions qui la surveillèrent.

Ils découvrirent qu'elle avait donné un paletot à un Français pour qu'il pût gagner la frontière hollandaise. Une autre fois, elle avait assisté un de ses compatriotes à bout de forces, en lui donnant à boire. Enfin, elle aida de ses deniers quelques Belges qui, grâce à ce secours purent s'évader.

Ce dossier une fois composé, l'arrestation de la généreuse femme fut résolue.

Un procès fut « fabriqué », pour la forme, et sous



MISS EDITH CAVELL

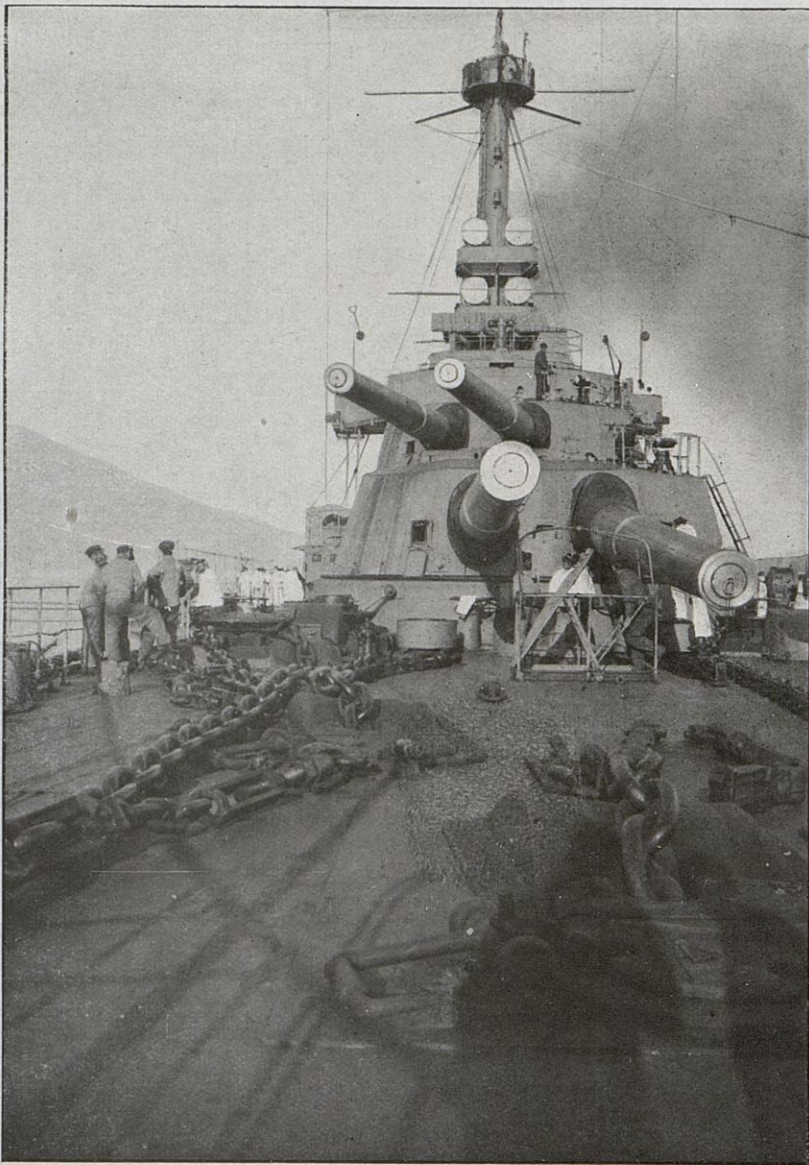
l'inculpation d'avoir favorisé l'évasion de soldats belges, anglais et français, Miss Cavell fut condamnée à être passée par les armes, et la sentence a été froidement exécutée le 12 octobre. Epuisée par d'interminables semaines d'incarcération, l'héroïque martyre est trahie par ses forces, tombe à terre en arrivant au poteau d'exécution. C'est alors que l'officier allemand commandant le peloton lui a déchargé son revolver dans la tête.

La venger ne sera que justice ; mais il la faut admirer surtout, pour avoir prononcé avant de mourir ces paroles qui révèlent la beauté de cette âme d'élite :

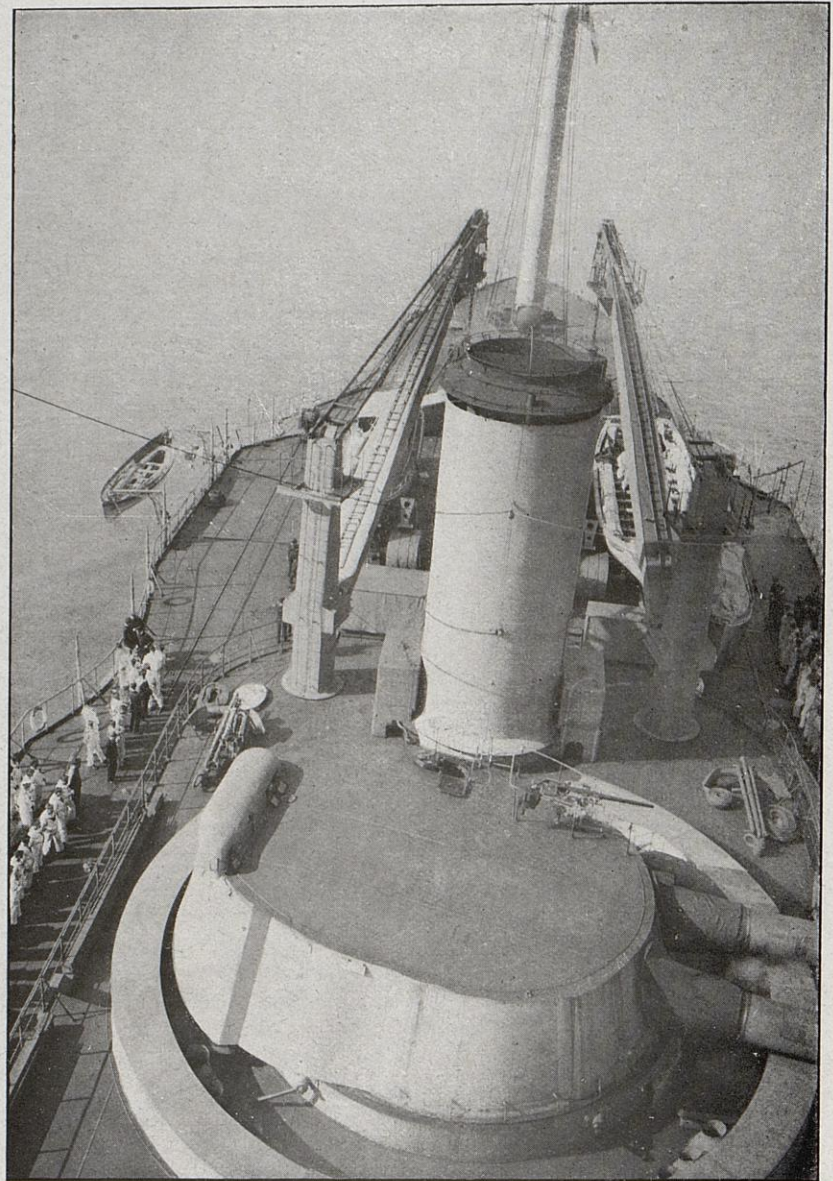
« Ce que je tiens à dire, me trouvant en face de Dieu et de l'éternité, c'est que je me rends compte que le patriotisme n'est pas assez. Je ne dois avoir de haine ou d'amertume envers personne ».

A l'exemple du Christ, Miss Cavell pardonnait à ses bourreaux.

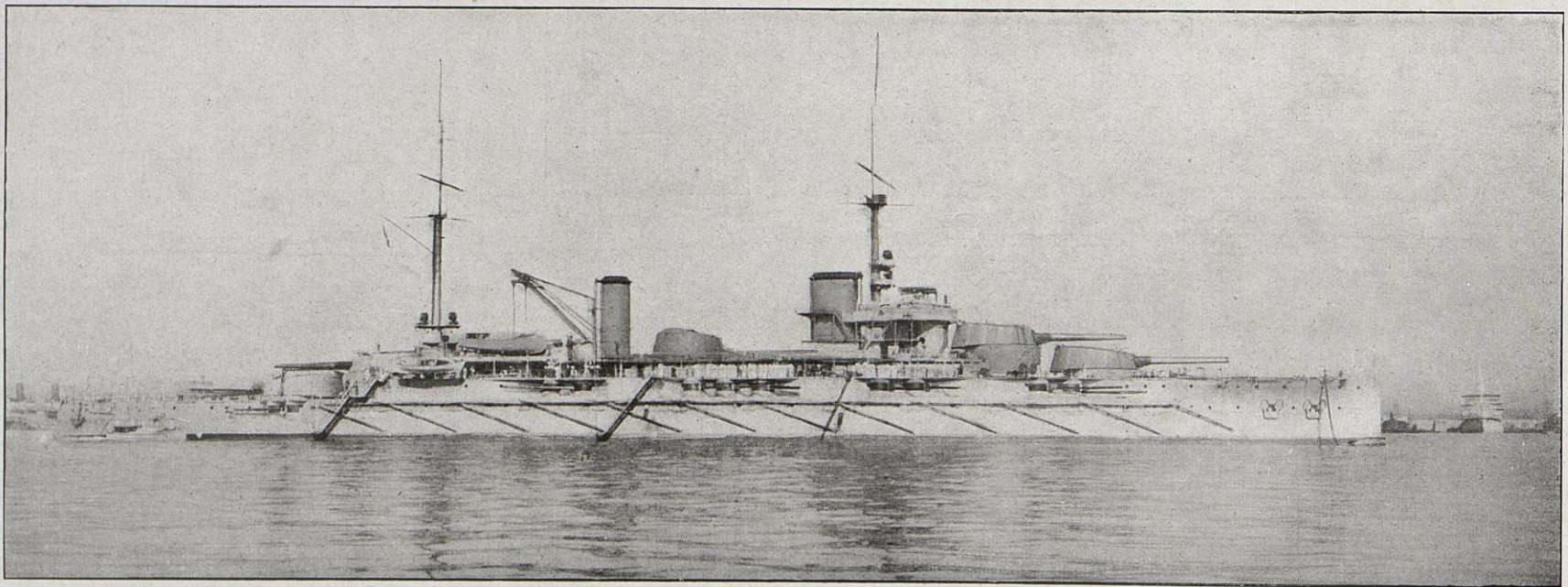
A. R. M.



Le cuirassé *Provence* possède une artillerie particulièrement redoutable et tout à fait moderne.



La manœuvre, le ravitaillement, le pointage de ces énormes pièces sont assurés électriquement et automatiquement.



Le cuirassé *Provence* qui fut construit à Lorient, et vient de terminer brillamment ses différents essais.
UNE DES PLUS BELLES UNITÉS DE NOTRE FLOTTE

Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs trois photographies du cuirassé *Provence*, spécialement prises pour le *Monde Illustré*.

Ce navire vient de terminer ses essais de machines qui ont été particulièrement brillants. La vitesse atteinte a été de 21 nœuds 5, tout à marché admirablement. Les essais de torpilles n'ont pas été moins probants et dans quelques jours l'épreuve de tir de rapidité d'artillerie, sur laquelle il est permis de fonder les plus grandes espérances, couronnera les efforts magnifiques qui ont été faits pour créer ce monstre d'acier qui bientôt va renforcer nos escadres et imposer à tous ces roitelets plus ou moins ridicules le respect dû à la France loyale et plus grande que jamais.

Les cuirassés *Provence*, *Bretagne* et *Lorraine* ont été construits d'après les mêmes plans, le premier à Lorient, le second à Brest, le dernier à Saint-Nazaire.

Longueur : 165 mètres ; largeur : 27 mètres ; déplacement : 23.500 tonnes.

ARMEMENT : 1^o Artillerie. — 10 canons de 34 de 45 calibres, 5 tourelles doubles axiales, 22 canons de 14 de 55 calibres, en casemates ;

2^o Torpillerie. — 4 tubes sous-marins de 450, un stock de torpilles et un stock de mines.

La manœuvre de l'artillerie de gros calibre, ravitaillement, pointage, etc., est entièrement électrique et automatique ; la vitesse du tir est de un coup par canon toutes les 25 secondes, soit 20 coups à la minute pour la bordée. Chaque projectile pèse environ 600 kilos —, ce qui fait 12 tonnes d'acier envoyées par minute sur l'ennemi.

Les canons de 14 peuvent tirer (avec la manœuvre à bras) 7 coups à la minute par pièce, soit 77 coups pour la bordée soit trois tonnes environ à la minute. Une paille !

Protection. — Une cuirasse de ceinture sur toute

la longueur du bâtiment d'une épaisseur de 25 centimètres dans la partie moyenne, et un peu plus faible aux extrémités. A hauteur de chacun des canons de cette cuirasse une porte blindée. Les deux ponts et la cuirasse limitant la tranche cellulaire complètement isolés du fond. Les batteries de 14 sont enfermées dans deux cuirassés (fort central et réduit arrière). Les tourelles sont protégées par un cuirassement de 30 centimètres.

Propulsion. — 18 chaudières Dutemple, alimentées par du charbon ou du mazout et timbrées à 18 kilos envoient la vapeur à deux groupes de turbines Parsons actionnant 4 arbres d'hélice, deux de chaque bord. La vitesse maxima dépasse 21 nœuds 5.

Et maintenant, en avant ! et sus à l'ennemi !

Léo DE LIGNÈRE.



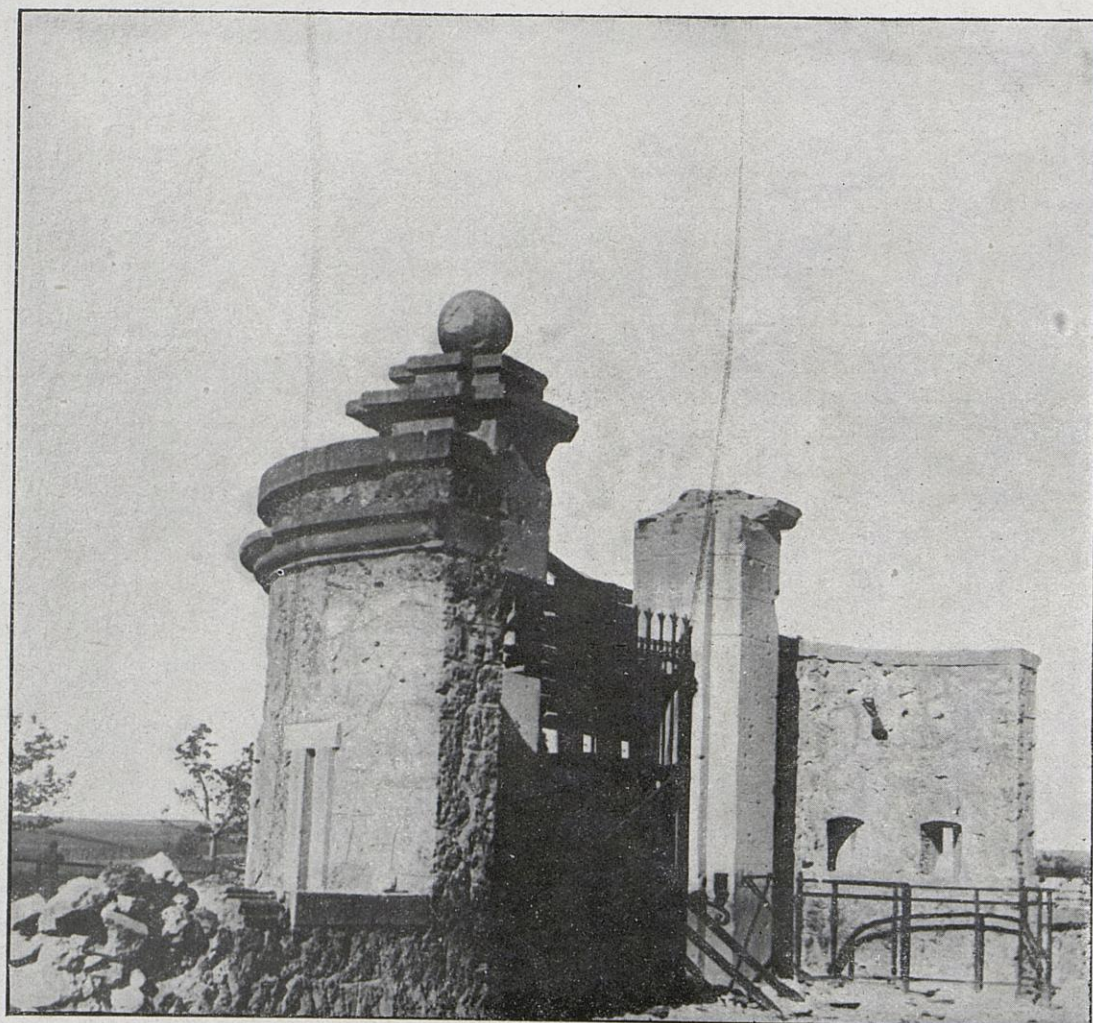
EN ALSACE. — La vallée de Munster, vers la conquête totale de laquelle tendent de plus en plus les efforts du commandement et de nos héroïques chasseurs, aperçue à travers la porte d'une mesure située sur les hauteurs du Lingekopf. On sait que les Allemands ne désespèrent pas encore de reprendre cette importante position. Nous saurons très certainement déjouer leurs tentatives pour atteindre ce but.



CRATÈRE EN AVANT SUR LE FRONT DE LA POMPELLE. — Cet entonnoir doit détenir le record de la profondeur et de la surface; il a été produit le 31 décembre dernier par une explosion de 20.000 kilos de mélinite qui ensevelit sous les décombres un nombre important des nôtres. Les tranchées allemandes et françaises n'étaient à cet endroit qu'à une distance de 50 à 80 mètres. Les Allemands parvinrent à occuper cette excavation. Le 2 janvier nous réussissions à les en déloger et depuis lors nous en sommes maîtres. La Pompelle lui-même. Il n'y parvint pas et les communiqués nous ont dit quelles pertes il dut subir dans cette action.



Pompelle. La ligne blanche en V marque une importante position allemande d'où partit l'offensive du 17 octobre qui échoua. Cette photographie a été prise à l'extrême limite du front français dans cette région.



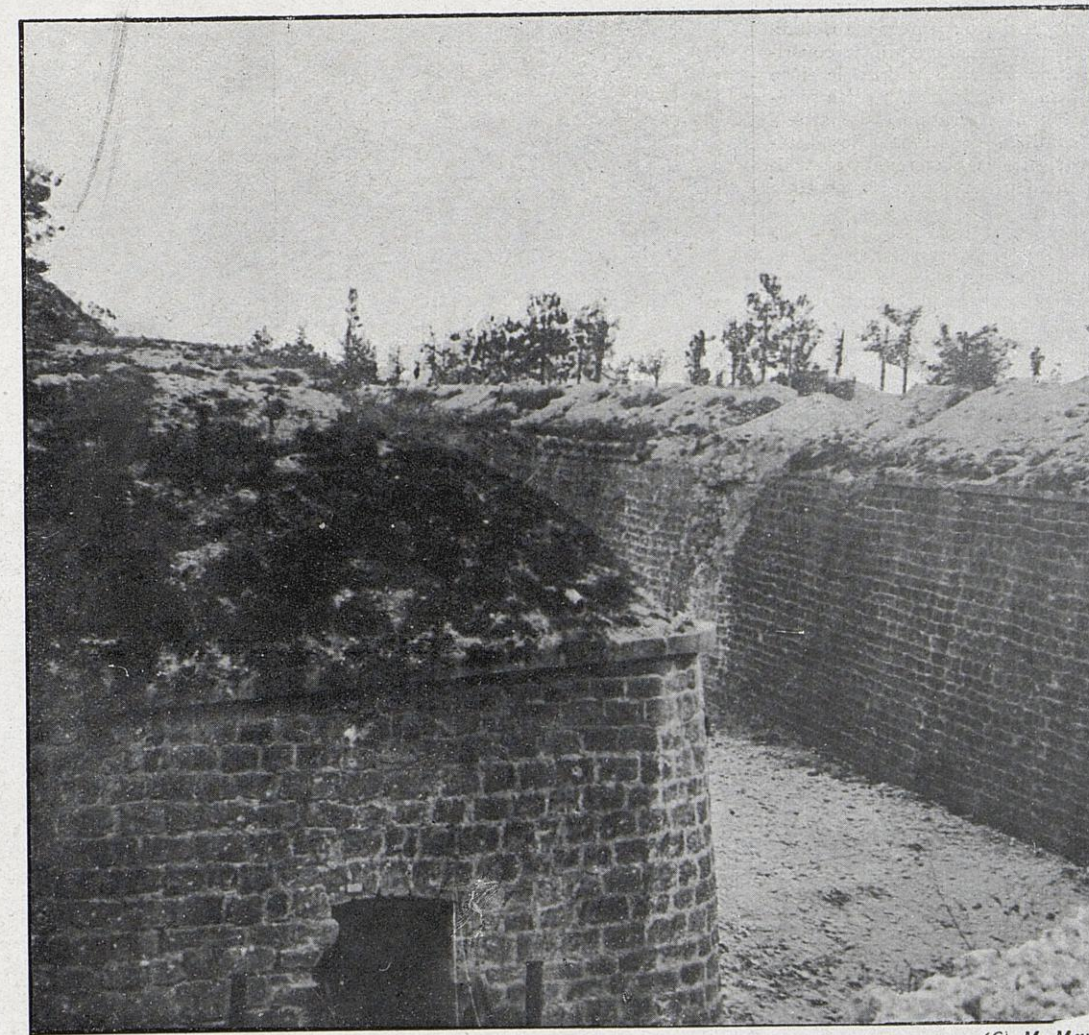
L'entrée du fort de La Pompelle où l'on voit des traces non équivoques du bombardement. Le fort de La Pompelle qui avait été occupé une quinzaine de jours par les Allemands en septembre 1914, a été repris brillamment par les troupes françaises lors de la bataille de la Marne.



Les tranchées allemandes et le bois en V en avant du fort de La Pompelle. Cette photographie a été prise à l'extrême limite du front français dans cette région.



Pompelle. La ligne blanche en V marque une importante position allemande d'où partit l'offensive du 17 octobre qui échoua. Cette photographie a été prise à l'extrême limite du front français dans cette région.



Un coin des glacis du fort de La Pompelle, en Champagne. On sait que la dernière offensive allemande en Champagne s'est produite sur le terrain compris entre La Pompelle à l'est de Reims et le village de Prosac encore plus à l'est.

(Cl. M. Meys.)

L'UN DES OBJECTIFS DE L'OFFENSIVE MANQUÉE DES ALLEMANDS EN CHAMPAGNE, LE 17 OCTOBRE 1915.

LA BIENFAISANCE A PARIS PENDANT LA GUERRE (Suite)

LES ŒUVRES POUR RÉFUGIÉS

Dans le grand mouvement de charité qui a multiplié les liens entre le courage et ceux qui étaient émus par tous les actes de courage, entre ceux qui avaient conservé leur bien-être et ceux qui étaient ruinés, le problème du secours aux réfugiés s'est résolu par toutes les formes possibles de créations destinées à venir en aide aux détreesses de l'exil, aux désastres causés par l'occupation ennemie. Qui ne se rappelle avec une douloureuse émotion cette arrivée en masse, aux mois de septembre, d'octobre, de novembre, des Belges chassés de leur pays, arrivant chez nous sans avoir pu réunir un paquet de leurs vêtements, sans avoir pu réaliser leur pécule, et la plupart sans avoir pu obtenir dans leur exode précipité quelque nourriture pour eux ou leurs enfants ! Oh ! ces larmes de tous ces émigrants, oh ! cet abattement muet encore plus éloquent et plus déchirant que les récits détaillés et les plaintes ! Pendant deux mois la gare du Nord présentait un spectacle lamentable. Et ce ne furent pas seulement les Belges qui arrivaient ainsi ; les paysans et les citadins de l'Aisne, des Ardennes, du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de la Meuse, des Vosges, de la Meurthe-et-Moselle, les uns à la gare du Nord, les autres à la gare de l'Est, débarquaient par milliers, harassés, affamés, dépenaillés, tous conservant dans leur regard éteint des visions d'épouvante. C'était la détresse de l'invasion qui s'établissait dans toute son horreur.

Des permanences et des comités s'improvisèrent ; la besogne charitable se répartit entre une quarantaine d'organisations qui paraient aux premiers besoins ; chacune des régions envahies avait son comité, où les réfugiés d'un même pays se retrouvaient, recevaient des secours, des bons de logements, de nourriture. Des offices de renseignements étaient créés pour les familles dispersées ; le bienveillant concours du commissaire de police de la gare du Nord était acquis dès l'abord aux réfugiés pour les aiguiller vers les différents asiles, hôtels, maisons particulières, chambres mis à leur disposition. Tous les groupements spéciaux à chaque département envahi se constituaient en une Fédération dont le siège se trouvait au *Petit Journal* ; cette fédération, se tenant en rapports constants avec les comités, renseignait les intéressés, favorisait les placements et veillait à la meilleure répartition possible des secours.

Le gouvernement, aidé par les municipalités, décidait que les réfugiés belges seraient assimilés pour les secours aux familles des mobilisés et toucheraient 1 fr. 25 par jour et par chef de famille et 0 fr. 50 par enfant. L'allocation était payée après certaines justifications nécessaires. L'Assistance publique étendait également ses secours aux réfugiés belges aux mêmes titres qu'aux réfugiés français.

L'initiative privée ne restait pas en retard. C'est un véritable élan qui a fait surgir en peu de temps plus de deux cents œuvres charitables uniquement destinées à soulager le sort de toutes ces populations privées de leur patrie, chassées de leur sol natal.

Le Comité central franco-belge, rue Louis-le-Grand, est l'œuvre la plus importante de toutes les fondations d'assistance aux réfugiés belges. Il a été créé grâce à l'initiative du Syndicat des directeurs de la presse parisienne ; le président est le dévoué M. S. Pichon, directeur du *Petit Journal* ; le trésorier, l'actif M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*. Une journée, la Journée du petit drapeau belge, a été instituée pour constituer un fonds de secours ; trois millions ont été ainsi recueillis, sans compter les souscriptions qui ont afflué dès la constitution du Comité. Les gouvernements français et belge ont chargé le Comité franco-belge de la délicate mission de régler le service des allocations aux réfugiés, de le contrôler. Un carnet d'identité a été remis à chaque réfugié, carnet destiné à mettre fin à certains abus et qui, adopté par toutes les œuvres belges, était exigé avant toute allocation de secours, d'hospitalisation et de vêtements. Ainsi le

Comité franco-belge a pu devenir l'organe de centralisation de toute la charité franco-belge ; de plus, sous la direction de M. Julien Hayem, l'industriel bien connu, fonctionnait un bureau dans lequel de zélés collaborateurs recevaient les demandes et offres d'emplois, d'hospitalisation, et les transmettaient aux diverses œuvres. Ce service, remarquablement compris, a permis de faire de l'assistance par le travail, aide autrement efficace que le secours qui ne peut indéfiniment se renouveler.

(A suivre.) Louis SCHNEIDER.

ÉCHOS

LE PAIN DE NOS PRISONNIERS

Jusqu'à ces derniers temps, c'était l'Agence Internationale des Prisonniers (63, avenue des Champs-Élysées) qui s'occupait de l'expédition des secours en nature à nos infortunés compatriotes internés en Allemagne. Mais, depuis septembre, tous les envois ont dû être adressés directement à M. Poincard, directeur du Bureau de secours de Berne qui se charge également d'assurer les « abonnements » de pain. On ne saurait trop louer les bienfaits de cette œuvre qui devient de plus en plus importante : moyennant 3 francs un prisonnier peut recevoir pendant quatre semaines un kilo de pain tous les sept jours. Le tarif peut être doublé ou triplé si l'envoi est de deux ou trois kilos par semaine.

Chargés d'une mission en Suisse, MM. Lavanoux, maire du deuxième arrondissement et Edmond Bordeaux, président de la Chambre syndicale des fabricants de plumes fantaisie pour modes, ont bien voulu se rendre à Berne pour s'assurer du fonctionnement du bureau de secours et, particulièrement, de celui des abon-

nements de pain. Et de l'enquête minutieuse de ces messieurs, il résulte que l'œuvre est maintenant administrée avec une méthode et une régularité parfaites : les pains presque blancs livrés journellement par la panification bernoise se conservent plus de quinze jours et les colis partent dans des wagons spéciaux postaux en grande vitesse jusqu'à Francfort-sur-Mein ; après classification, les colis sont répartis entre les camps destinataires et sont distribués huit ou dix jours après leur départ.

En juin dernier, il a été expédié 10.000 kilos de ce pain ; en juillet 50.000 kilos ; en août 100.000 et 150.000 en septembre.

A tous les prisonniers nécessiteux dont le nombre doit varier entre 30 et 40.000 dans toute l'Allemagne, le Comité de Berne se propose d'assurer non seulement le ravitaillement en pain, mais encore en vêtements, linge et médicaments utiles. Et l'œuvre est d'autant plus digne d'encouragement de la part du gouvernement français que ces secours, ont formellement déclaré MM. Lavanoux et Edmond Bordeaux, sont uniquement réservés aux prisonniers français nécessiteux dont personne ne s'occupe et qui ne reçoivent jamais rien.

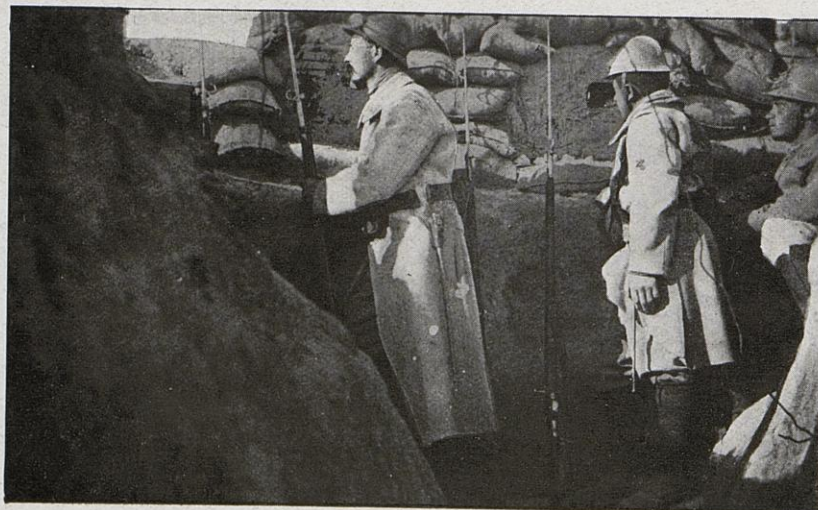
BIBLIOGRAPHIE

Le trente-neuvième volume de *Annales du Théâtre et de la Musique*, par notre confrère Edmond Stoullig, est accompagné d'une exquise préface de M. Abel Hermant, consacrée à l'avenir de notre théâtre, « le théâtre de demain » qui, selon lui, sera, pour un temps assez long au moins, « un peu exclusivement et jalousement français ».

On se doute de quelle façon prestigieuse le délicat écrivain enveloppe ce pronostic.



LE NOUVEL ÉQUIPEMENT DE NOS TROUPES AU FRONT. — Au moment où va commencer ce second hiver de guerre, il est curieux d'envisager toutes les innovations que les procédés de lutte de nos ennemis ont rendus nécessaires pour l'équipement de nos soldats : lunettes,



masques, casques, jumelles à prismes, périscopes, grenades, crapouillots, frondes, fils de fer barbelés, innombrables sacs de sable... Que de tristes inventions auxquelles, il y a deux ans, on ne songait certes guère !...

Quant au volume proprement dit, il abonde, comme tous les précédents de cette précieuse collection, en documents du plus vif intérêt sur les spectacles en 1913. S'il paraît en retard, la faute en est aux événements ; mais le tome qui suivra réunira les années 1914 et 1915, grâce à quoi la publication si appréciée de M. Stoullig sera complétée.

(P. OLLENDORFF, édit.).

LA MODE

Pour répondre à quelques lectrices qui me demandent le moyen de transformer de façon pratique certaines toilettes de la saison dernière, je donnerai, cette semaine, quelques conseils qui serviront de guide à ingénieuses transformations.

La mode est très jolie cette saison et assez facile à suivre car elle reste simple. Les tissus et les nuances différents se mélangeant beaucoup seront une ressource très grande pour modifier robes et manteaux forcément très démodés avec la vogue de l'ampleur. Il s'agit surtout, d'abord, d'élargir les jupes. Pour celles-ci, de larges bandes, les biais de velours, de taffetas, de faille, mêlés aux lainages et alternant avec plis « religieuse », volants. Des groupes de plis de côté, des panneaux plissés, modifieront très heureusement les robes. Parfois même, tout un bas de jupe sera remplacé par une large bande de tissu différent : soierie ou velours, de la même teinte. On utilisera, pour les rendre plus nouvelles encore, de larges bandes de fourrure d'un vêtement trop démodé ou abîmé, la loutre se prête à de très élégants arrangements dans ce genre. Les robes seront toutes très courtes ; pour les tailleurs, la jupe devra subir de grandes modifications. Il suffira de l'élargir d'abord et, pour cela, les moyens sont nombreux, je le répète ; dans les tuniques de l'an passé on trouvera de larges biais, de hautes bandes, qu'il est facile de mélanger de velours du même ton ou de galon « mohair » assorti, un peu large.

Les vestes doivent, bien entendu, suivre du bas la ligne évasée de la jupe : pour l'accentuer, on précisera la taille au moyen d'une ceinture ajustée qui donnera à l'ensemble la silhouette recherchée. Un col nouveau, de préférence en fourrure, ainsi que les larges poches et boutons assortis et voici, modernisé, un tailleur, qui ne semblait pas mettable, hier encore !

Un autre moyen assez pratique et qui remplace la fourrure : c'est la broderie ou la soutache du même ton que le costume. Sur de larges poches rapportées, ou d'étroits panneaux ou tabliers, rien de plus élégant. Le mélange du velours dans les toilettes rend un grand service aux femmes ingénieuses qui ne disposent pas de tissu semblable au costume. Ce que l'on doit rechercher dans la mode actuelle, c'est un ensemble et il est assez facile de l'obtenir par l'écourté des jupes et par l'ampleur. Si la forme de la jaquette est trop ample, il est préférable de la transformer en un coquet boléro, vague, très détaché à la taille et bordé de fourrure. Et si, au contraire, elle se trouve très ajustée, il sera facile d'y ajouter un mouvement de basque à plis rapportés qui viendra rompre très heureusement la ligne déjà vue. Les capes de drap, de velours et de chauds lainages feront aussi de très jolies jupes « cloche » sur lesquelles une adroite coquette glisera un corsage long et droit, de forme vague, boutonné du menton aux hanches, qu'il enserre en se drapant en ceinture large et souple. Ce corsage : en velours ou charmeuse assorti à la jupe fera, à peu de frais, une robe très nouvelle et élégante. On pourra la rendre plus habillée, en l'ourlant de fourrure, col et poignets assortis. Tous les manteaux de l'an dernier se transformeront ainsi très habilement avec un peu de patience et de goût. Les petites « casaques » de soie, les « spencers » de velours, seront le prétexte à d'ingénieuses combinaisons sur des jupes modernisées avec art ! Les larges manteaux droits, alourdis d'une haute bande de fourrure et ornés d'un col, de larges parements et poches de fourrure, seront préférés pour les grands froids aux encombrants manteaux de coûteuses pelletteries.

Comtesse MAUD



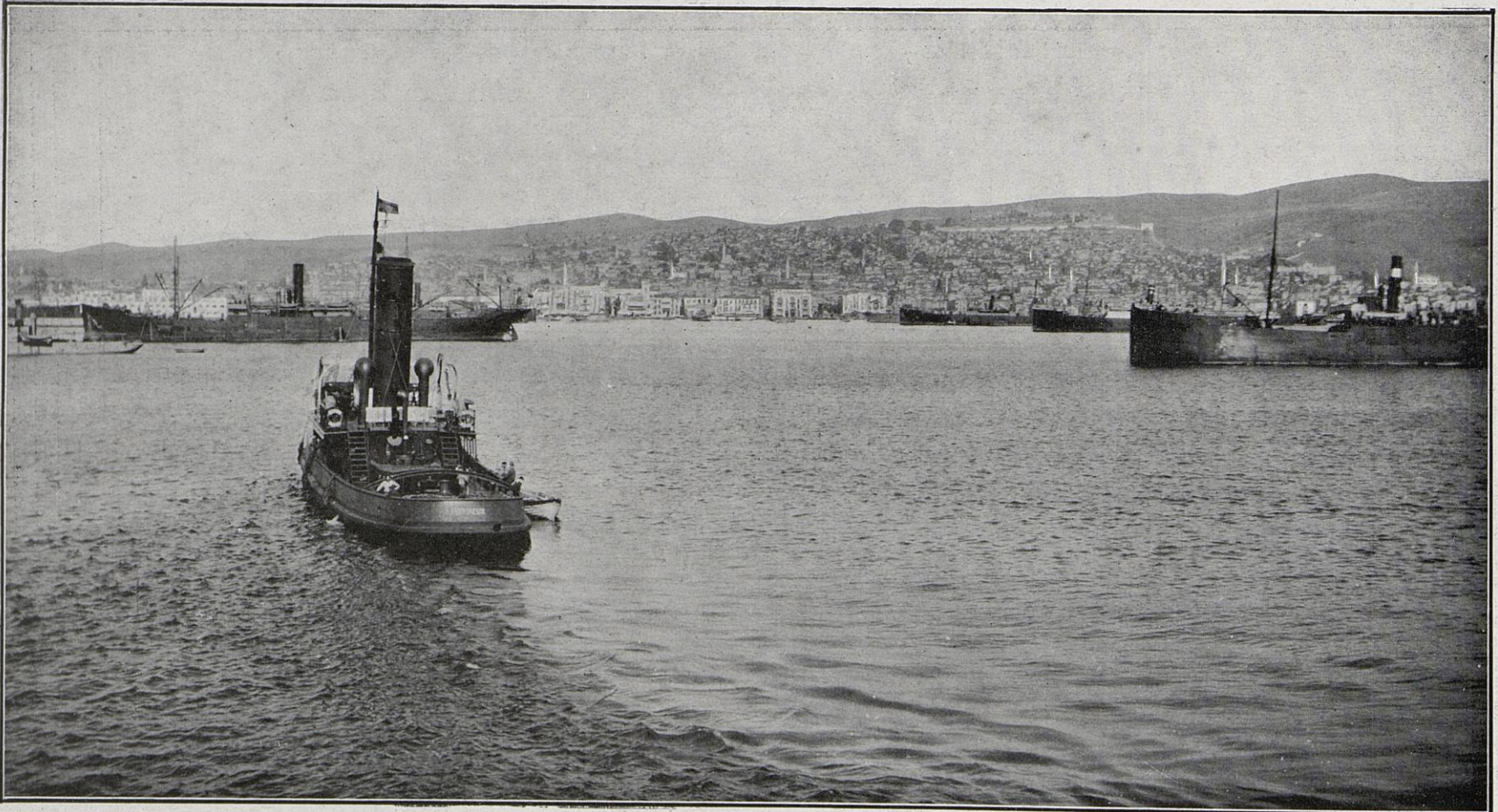
LE ROI D'ANGLETERRE REND VISITE AUX ARMÉES FRANÇAISES. — Après avoir passé la journée de dimanche dernier sur le front du nord parmi ses glorieuses armées, le roi d'Angleterre a exprimé le désir de rendre une visite aux armées françaises qui viennent de remporter de brillants succès en Artois et en Champagne. Il fut accompagné dans cette visite par le Président de la République, le Prince de Galles et notre généralissime. S. M. George V a adressé à nos troupes un message de félicitations et de reconnaissance qui leur a été transmis par un ordre du jour du général Joffre. Au centre de cette photographie on voit le Roi d'Angleterre avec le Président de la République, derrière eux le général Joffre, à gauche le Prince de Galles avec le général Wilson.



Le général Sarrail, installé dans un des canots du bord, s'entretient avec quelques officiers de son état-major.



Le colonel Braquet, attaché militaire de France en Grèce, vient saluer le général Sarrail, au moment de son débarquement.



Vue de la rade de Salonique : Se dirigeant vers la terre, le petit transport qui conduit le commandant des forces françaises en Orient et son état-major, au camp français.

LE GÉNÉRAL SARRAIL ARRIVE A SALONIQUE

[Nous recevons à la dernière heure un certain nombre de documents sur les événements d'Orient. Nous en extrayons les curieuses photographies ci-dessus et nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que nous en achèverons la publication dans nos prochains numéros avec d'intéressantes notes d'un de nos amis du corps d'expédition.]

LE MONDE ILLUSTRÉ

Directeurs : { H. DUPUY-MAZUEL
 et
 JEAN-JOSÉ FRAPPA

Secrétaire Général : ROBERT DESFOSSÉS

TOUTE LA GUERRE

(1914-1915)

PAR LES COMMUNIQUÉS DE L'ÉTAT-MAJOR
ET LES PHOTOGRAPHIES DU FRONT

2° FASCICULE

1^{er} Janvier - 31 Juillet 1915

✓ Vers la plus grande France	Louis BARTHO
✓ Le semestre diplomatique	Stephen PICHON
✓ Sur le front occidental. Regards en arrière	Général de LACROIX
✓ L'action navale. -- Les opérations d'une année de guerre maritime	Amiral DEGOUY
✓ La vie parisienne pendant la guerre	Albert FLAMENT
✓ Finances et Commerce de guerre	Georges de NOUVION

LES ÉPHÉMÉRIDES DE LA GUERRE SUR LE FRONT OCCIDENTAL, SUR MER, SUR LE FRONT ORIENTAL,
NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES INÉDITES DU FRONT ET DE L'ARRIÈRE, TABLE CHRONOLOGIQUE DES ÉVÉNEMENTS, CARTES ET DESSINS

13, Quai Voltaire, 13
PARIS